

RAPPORT
SUR LES MISSIONS
DU
DIOCESE DE QUEBEC,
QUI SONT SECOURUES PAR L'ASSOCIATION DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

JANVIER, 1841. N^o. 3.



QUÉBEC:

DE L'IMPRIMERIE DE FRÉCHETTE & CIE.
IMPRIMEURS ET LIBRAIRES, NO. 13, RUE LAMONTAGNE.

AVEC APPROBATION DES SUPÉRIEURS.

Graff

The Newberry Library

The Everett D. Graff Collection
of Western Americana

3886

RAPPORT
SUR LES MISSIONS
DU
DIOCESE DE QUEBEC,
QUI SONT SECOURUES PAR L'ASSOCIATION DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

JANVIER, 1841. N^o. 3.



QUÉBEC:
DE L'IMPRIMERIE DE FRÉCHETTE & CIE.
IMPRIMEURS ET LIBRAIRES, N^o. 13, RUE LAMONTAGNE.

AVEC APPROBATION DES SUPÉRIEURS.

THE LAM

Journal of the

AMERICAN LAM

OF THE LAM

OF THE LAM

OF THE LAM



AVANT-PROPOS.

NOUS avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs des détails remplis d'intérêt sur les missions qui sont secourues par l'Association de la Propagation de la foi établie dans ce diocèse. Malgré les obstacles qui s'opposent aux travaux des missionnaires, la foi fait des progrès sensibles parmi les nombreuses peuplades d'infidèles qui sont disséminées dans l'immense étendue de pays que possède l'Angleterre dans l'Amérique du Nord ; et, sans la disette d'ouvriers évangéliques, il est à croire que la plupart de ces peuples seraient bientôt amenés à l'admirable lumière de l'évangile.

Un des principaux obstacles qu'ont à vaincre les missionnaires catholiques vient des ministres protestans qui se sont introduits dans le champ qu'ils ont à défricher. Des associations formées depuis quelques années, tant en Angleterre que dans les Etats-Unis, sous le nom de sociétés bibliques, dans le but sans doute de faire regagner à l'erreur, dans les contrées infidèles, le terrain qu'elle perd tous les jours dans les pays

civilisés, pourvoient abondamment aux besoins de ces ministres et de leurs familles, et leur facilitent les moyens de faire du prosélytisme parmi les sauvages. Ces apôtres de l'erreur qui n'ont d'autre mission que celle qu'ils se donnent eux-mêmes, ou qu'ils reçoivent des comités qui les envoient, ne sont certainement guère propres à gagner des âmes à Dieu ; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils ne peuvent que trop réussir à paralyser les efforts de nos zélés missionnaires, par les calomnies qu'ils répandent contre eux et contre les vérités saintes qu'ils prêchent avec un zèle si digne de notre admiration.

Malheureusement les vocations ecclésiastiques, trop peu communes pour les besoins incessans de l'intérieur du diocèse, n'offrent pas assez de ressources pour la moisson abondante qui se prépare dans les missions éloignées, et pour y combattre l'hérésie dans les endroits où elle cherche à s'établir. Il est pénible de penser que, faute de prêtres, un grand nombre de peuples continueront à demeurer ensevelis dans les ténèbres de l'infidélité, ou seront les victimes des séductions de l'erreur, tandisqu'ils deviendraient des enfans soumis de l'église, s'ils entendaient la voix de la vérité.

C'est à nous catholiques, qui avons le bonheur de connaître le prix du salut, de lever au ciel des mains suppliantes, pour prier le Seigneur d'avoir pitié de tant d'âmes qui périssent, parce qu'elles n'ont pas de ministres évangéliques qui leur tendent une main secourable, de vouloir bien abaisser les regards de sa miséricorde sur ces tribus nombreuses qui sont l'ouvrage de ses mains, et de leur envoyer de nouveaux François-Xaviers, animés de son zèle et de son ardente charité, qui les réunissent au troupeau de Jésus-Christ.



RAPPORT

DU

CONSEIL DE REGIE

De l'Association de la Propagation de la Foi.

C'EST avec une bien douce satisfaction que les Membres du Conseil, en publiant leur rapport annuel de l'état des sommes reçues par le trésorier de l'association et dépensées pour le soutien des missions, informent leurs co-associés que la recette de l'année qui vient de finir a été supérieure à celle de l'année précédente, et que tout porte à croire que l'œuvre de la propagation de la foi s'établira solidement dans le diocèse.

Ils attribuent cet heureux résultat, après la protection divine, à l'empressement qu'ont mis M. M. les curés et d'autres membres zélés de l'association à faire connaître l'excellence de cette œuvre et les mérites qui en découlent, à ceux qui n'avaient pas encore été à même de l'apprécier.

Sur la recommandation de Mgr. l'évêque de Québec, ils ont cru devoir faire sur la recette de l'année dernière une réserve de la somme de £228 17 2 pour les besoins à venir des missions, et surtout pour le cas où il deviendra pos-

sible d'envoyer des prêtres dans les missions lointaines où l'on ne peut parvenir qu'au moyen de frais considérables.

Ils prennent la liberté d'exhorter leurs co-associés à persévérer dans leur louable ardeur, et à s'efforcer de répandre de plus en plus parmi leurs frères la connaissance de l'œuvre sublime à laquelle ils se sont aggrégés, afin d'en augmenter les fruits.

Etat des sommes reçues de chaque paroisse par le trésorier de l'Association, du 1er. juin 1839 au 1er. juin 1840.

DISTRICT DE QUEBEC.

Notre-Dame de Québec.....	£ 93	5	6
St. Roch de Québec.....	102	10	0
Notre-Dame des Anges, Hôpital-Général.....	4	6	7
Hôtel-Dieu de Québec.....	5	0	0
St. Pierre, Ile d'Orléans.....	3	5	0
St. Laurent, do.....	13	7	8½
St. Jean, do.....	6	18	9
St. François, do.....	4	11	6½
Ste. Famille, do.....	2	12	7½
Cap-Santé.....	17	17	1
Ecureuils.....	7	11	3
Pointe-aux-Trembles.....	4	9	0
	£265	15	0½

VIII

Montant de l'autre part,	£265	15	0½
St. Augustin.....	23	0	5½
Ste. Foye.....	19	0	0
Ancienne-Lorette.....	13	13	2½
St. Ambroise.....	25	4	10½
Charlebourg.....	7	18	10
Beauport.....	49	17	7½
Ange-Gardien.....	11	0	0½
Château-Richer.....	6	8	1
Ste. Anne.....	5	6	1
St. Joachim.....	3	18	9
Petite-Rivière.....	2	17	5
Baie St. Paul.....	4	5	0
St. Urbain.....	1	9	4½
Eboulemens.....	0	18	1½
Ile aux Coudres.....	1	5	1½
Ste. Agnès.....	1	0	0
St. Jean Deschaillons.....	5	4	9
Lotbinière.....	12	10	0
St. Antoine.....	5	10	0
St. Nicolas.....	16	14	11
St. Silvestre.....	4	11	6
St. Jean Chrysostôme.....	6	15	0
Pointe-Lévi.....	50	0	0
St. Henri.....	21	15	2
St. Anselme.....	2	6	5
Ste. Marie, Nouvelle-Beauce..	3	9	7½
St. Joseph, do.....	16	11	6
Frampton.....	7	0	0
Ste. Claire.....	2	4	5½
St. Gervais.....	30	19	1½
St. Charles.....	18	5	5½

£646 15 11½

Montant de l'autre part,	£646	15	11½
Beaumont.....	2	6	6½
St. Michel.....	37	0	2
St. Vallier.....	5	0	0
St. François, riv. du sud.....	2	2	4½
St. Pierre, do.....	1	12	6
Berthier.....	1	13	2
St. Thomas.....	7	10	11
Ile aux Grues.....	9	10	0
Cap St. Ignace.....	2	2	3½
Islet.....	10	17	9
St. Jean Portjoli.....	2	10	8½
St. Roch des Aulnets.....	8	19	1
Ste. Anne Lapocatière.....	13	2	2½
Rivière-Ouelle.....	5	2	0
Kamouraska.....	11	14	0
St. Paschal.....	4	4	10½
St. André.....	5	0	1
Rivière du Loup.....	6	8	0
Kakouna.....	9	17	0
Ile-Verte.....	3	17	8
Trois-Pistoles.....	14	5	0
St. Simon et St. Fabien.....	3	3	6
Rimouski.....	8	10	0

Recette du district de Québec, £823 5 10½

DISTRICT DES TROIS-RIVIERES.

Trois-Rivières.....	£ 30	15	4
Yamachiche.....	35	1	7

£ 65 16 11

Montant de l'autre part,	£ 65	16	11
Pointe-du-lac.....	4	15	3
Cap de la Magdeleine.....	0	11	9
Champlain	5	12	6
Batiscau.....	1	13	3
Ste. Geneviève.....	2	15	0
St. Stanislas.....	7	12	8
Ste. Anne Lapérade.....	17	10	0
Sherbrooke.....	0	15	0
St. David.....	3	14	7
St. François du lac.....	19	14	4
Baie du Febvre.....	15	1	0
Nicolet.....	21	17	4
Séminaire de Nicolet.....	1	17	0
St. Grégoire.....	13	16	2
Bécancourt.....	32	2	4
Gentilly.....	1	17	10½
St. Pierre Lesbecquets.....	7	12	9

Recette du district des Trois-			
Rivières.....	£224	15	8½
Recette du district de Québec.	823	5	10½

Total....	£1048	1	7
Balance restant en caisse de			
l'année dernière.....	74	0	3½

Total en caisse..	£1122	1	10½
Produit de la vente de monnaies			
sans valeur.....	15	1	0
Produit de billets de banques			
n'ayant pas cours à Québec.	0	15	0

Total en caisse..	£1137	17	10½
-------------------	-------	----	-----

Sur la balance de £74 0 3½ qui restait en caisse, le 1er juin 1839, il faut retrancher la somme de £1 10 7½ en coppres n'ayant pas de valeur, laquelle va être comprise dans le chapitre de dépense qui suit.

Etat des dépenses faites au compte de l'Association, du 1er. juin 1839 au 1er. juin 1840.

La susdite somme de.....	£	1	10	7½
Pour l'impression de 1700 copies du 2d. rapport sur les missions qui sont secourues par l'Association.....		65	0	0

Sommes allouées à différentes missions du diocèse, suivant les besoins de chacune.

1o. Aux missions de la Rivière-Rouge.....	200	0	0
2o. A la mission de la Rivière Colombie.....	100	0	0
3o. Du lac Abbitibbi.....	155	5	5
4o. Du St. Maurice.....	120	14	8
5o. Du township de Blandford et autres.....	40	0	0
6o. De Sherbrooke.....	50	0	0
7o. De Drummondville.....	25	0	0
8o. De Frampton.....	25	0	0
9o. D'Halifax, Leeds, &c...	24	0	0

£806 10 8½

Montant de l'autre part,	£806	10	8½
10o. Du lac Beauport.....	5	0	0
11o. De Stoneham.....	12	10	0
12o. De Valcartier.....	10	0	0
13o. De Laval.....	5	0	0
14o. De l'Ile St. Luc ou Grosse-Isle.....	40	0	0
15o. Du Saguenay.....	30	0	0
Total.....	£909	0	8½

Récapitulation.

Recette de l'année.....	£1137	17	10½
Dépense de do.....	909	0	8½
Balance en caisse le 1r. juin 1840,	£228	17	2

Québec, 2 août 1840.

PHI. PANET,

Prést. A. P. de la F.



MISSION DE LA RIVIERE-ROUGE.

LES détails contenus dans les lettres que nous publions ci-après de Mgr. l'Evêque de Juliopolis et de son infatigable collaborateur, Mr. Belcourt, donneront une idée du bien immense qui pourrait s'opérer dans cette intéressante mission, si les ressources de l'association permettaient d'y multiplier le nombre des ouvriers évangéliques. Nos lecteurs n'apprendront pas sans regret que trois ministres méthodistes, soutenus par une société formée en Angleterre, y ont été introduits le printemps dernier. Quoiqu'il n'y ait pas lieu de craindre qu'ils aient quelque succès auprès des sauvages déjà convertis par les soins de nos missionnaires, on ne peut néanmoins se dissimuler que leurs efforts ne puissent retarder beaucoup les progrès de la foi parmi les sauvages infidèles.

Lettre de Mr. Belcourt à Mgr. l'évêque de Québec.

Mission de St. Paul (Prairie de Fournier), 9 novembre 1839.

Monseigneur,

Connaissant combien grande est votre sollicitude pour le succès de nos missions parmi les infidèles de ce pays, je me hâte de vous faire le rapport de celle que j'ai faite, cet automne, chez les Sautoux de la *baie des Canards*, sur le lac *Winipikons*.

Aussitôt que les chasseurs du bœuf sauvage furent partis pour la prairie, il ne restait plus qu'un très-petit nombre de sauvages à St. Paul : il m'était facile alors de m'absenter. J'avais d'avance fait savoir aux sauvages qui chassent le long du lac jusqu'à la baie des Canards, que je les verrais dans le mois de septembre. Je partis, le 11 de ce mois, accompagné de deux hommes bois-brûlés, et d'un servant de messe, petit sauvage Sauteux ; et, après avoir fait environ 10 lieues de route à cheval, nous allâmes coucher au lac *Manitooba*, où j'arrivai assez à temps pour administrer un jeune homme qui mourut dans la nuit.

Le lendemain, je commençai une navigation dangereuse, par un vent favorable. Le quatrième jour, nous arrivâmes au poste de *Manitooba* : j'y baptisai quatre enfans ; je n'y vis que peu de sauvages, et je confessai une dizaine de personnes seulement. A une journée de marche de *Manitooba*, sur le lac *Pittowinipik*, je rencontrai un gros camp sauvage. Aussi loin que je fus aperçu, je reconnus qu'on s'attendait à ma visite par le mouvement qui se faisait dans le camp. Vous ne sauriez croire, monseigneur, les sensations que j'éprouvai, me voyant ainsi seul, si loin de tout être civilisé, ayant à faire face à une foule d'hommes sur la figure desquels sont peintes la férocité et la barbarie. Comment oser combattre cette liberté, cette indépendance, qui leur sont aussi chères que la vie ? Comme ils étaient campés loin du bord du lac (terrain bas et humide), quelques hommes vinrent au-devant de moi, pour me conduire aux loges. On me fit

entrer dans une immense loge où tous les hommes s'assemblèrent. Il s'y trouvait un homme de 80 ans, d'une figure vénérable, en quelque sorte le dieu de cette bande. Ce vieillard apprenant, quelques jours avant, que je devais les visiter, avait dit : " Qu'il ne se donne donc pas ce
" trouble.... qu'il prêche les bois-brûlés, et
" qu'il me laisse prêcher les sauvages : c'est
" moi qui suis leur prêtre."

On avait étendu par terre une couverture près du vieillard ; car c'était à lui qu'il fallait adresser la parole. Je jetai d'abord au milieu de la place quelques verges de tabac, à la grande satisfaction de tout le monde, et on fit silence : c'était dire qu'on était prêt à m'écouter. Dans de pareilles circonstances, monseigneur, on ne manque ni de pensées ni de paroles ; Dieu fait tout : et il me semblait que ce que je leur disais était irrésistible. Quand j'eus terminé mon discours, on fit le signe d'applaudissement, et le vieillard parla à son tour avec une sagesse qui m'étonna. J'avais dit quelques mots de la charité que se doivent les hommes entr'eux, comme dépendans du même père et ouvrage du même Dieu : de là cette apostrophe : " Mon parent, mes oreilles t'ont
" entendu avec plaisir, et je t'ai parfaitement
" compris. Ta bouche a prononcé des choses
" sages et qui m'ont réjoui l'esprit. Il ferait
" bon de vivre comme tu viens de nous dire : on
" verrait se tarir bien des sources de chagrin.
" Mais, mon parent, tu ne sais pas à qui tu
" t'adresses en parlant à ces hommes-ci : gens
" qui n'écoutent rien de ce qui est sage. Je
" m'épuise en vain à défendre aux femmes de

“ s’entrevoler, aux jeunes gens de vivre dans
“ l’impudicité, aux hommes d’aimer d’autres que
“ leurs femmes, ou de se faire des injustices.
“ Mais faut-il s’étonner qu’ils ne m’écoutent point,
“ moi qui fus aussi malheureux qu’eux. Si tu
“ pouvais leur ôter les oreilles pour leur en re-
“ mettre d’autres ; si tu pouvais leur donner un
“ nouveau cœur, peut-être pourrais-tu en être
“ écouté. Pour moi je désespère de leur chan-
“ gement, parce qu’ils se sont trop donnés à l’im-
“ pudicité. Je ne vois que les jeunes enfans, qui
“ n’ont pas encore l’idée des femmes, avec les-
“ quels tu pourrais faire quelque chose de bien.
“ Au reste je souhaite que tous t’écoutent, et
“ je leur conseille de le faire.”

Je me remis en route, laissant mes auditeurs divisés en deux partis ; l’un consentant à se faire instruire, et l’autre ne le voulant pas. J’ai fixé un rendez-vous à ceux qui consentaient à se laisser éclairer, pour l’année prochaine, et j’espère baptiser leurs enfans, et les préparer eux-mêmes à la grâce du baptême. Quatre jours après j’arrivai à la baie des Canards où j’étais attendu. Aussitôt que nous fûmes aperçus, tous les sauvages accoururent sur le rivage, hommes, femmes et enfans. Je ne m’attendais pas à en voir en si grand nombre, parce que plusieurs d’entr’eux avaient été mandés au *Coude-de-l’homme*. * A peine fus-je débarqué que les femmes s’assemblèrent avec leurs pioches, pour unir la terre et nettoyer une place, afin d’y

* Le Coude-de-l’homme est un poste situé à 100 lieues au nord-ouest de la Fourche. Mr. Belcourt se proposait d’aller y faire une mission dans l’automne suivante.

asseoir ma loge. Les unes coupaient des perches pour former la charpente de mon habitation, d'autres apportaient du foin pour couvrir la terre, et bientôt un feu que je pourrais dire *de joie* pétillait devant la porte de ma loge. Je fus réjoui du plaisir que ces bons sauvages manifestèrent de me voir. Je les instruisis continuellement le peu de temps que je restai avec eux. Je baptisai 15 enfans, et je montrai les prières à 41 adultes que je confessai tous. C'était un spectacle attendrissant de voir ces pauvres gens, vieillards comme jeunes, venir se mettre à genoux à mes pieds : là, comme à de petits enfans, je leur prenais la main pour leur faire faire le signe de la croix. Je leur ai promis que pendant que je les instruirais, l'année prochaine, mes hommes travailleraient à la construction d'une petite chapelle : ce qui les a fort réjouis.

Les sauvages de ce lieu s'adonnent à la culture de la pomme de terre qui réussit bien. Je vais leur envoyer dans le cours de l'hiver des graines de citrouille, de choux-de-siam et de bled-d'inde, pour les mettre en état d'augmenter leur culture. Je leur porterai de l'orge et un peu de bled, la prochaine fois que j'irai les visiter. Il y a beaucoup de salines dans le pays qu'ils habitent. Les endroits où l'on en rencontre sont dépourvus de végétation et ordinairement environnés d'épinette. Le sol qui les renferme est couleur de cendre et extrêmement ferme. Pour peu qu'on y marche, les souliers de cuir mou, les seuls dont on fasse usage dans le pays, sont bientôt mis hors de service ; en sorte que ceux qui travaillent à se procurer du sel sont obligés de s'attacher aux pieds

des semelles de bois. Leur travail consiste à creuser des réservoirs quelque temps avant les gelées. Pendant les grands froids de l'hiver, ils puisent l'eau salée qui s'y est amassée, et ils la réduisent en sel par l'ébullition. Des sauvages ont réussi à faire jusqu'à 100 minots de sel pendant l'hiver. Cet article indispensable se vend ici dix chelins le baril, c'est-à-dire, plus d'un chelin le gallon. Cette ressource, jointe à leur culture, à la chasse et la pêche qui sont abondantes, les fait vivre fort à l'aise. La polygamie est beaucoup plus rare chez eux que chez les sauvages des prairies. Le sol du territoire qu'ils habitent est pierreux, mais paraît fertile. Les arbres les plus communs qui y croissent sont le bouleau, l'épinette, le tremble, l'orme et un peu de chêne. La petite rivière aux Canards qui arrose ce territoire, vient se jeter dans la baie du même nom qui est une immense étendue d'eau parsemée d'îles d'un aspect très agréable. Cette baie est à environ 100 lieues de la Fourche.

J'ai l'honneur d'être, &c.

G. A. BELCOURT, Ptre.

*Lettre de Mgr. l'évêque de Juliopolis à Mgr.
l'évêque de Québec.*

Rivière-Rouge, 25 juin 1840.

Monseigneur,

J'ai la reconnaissance la plus vive pour l'assistance que mes missions reçoivent, tous les

ans, de mes très-chers compatriotes. Que Dieu leur inspire le courage de continuer la bonne œuvre, et qu'il daigne dans sa grande miséricorde répandre ses bénédictions sur ceux qui y contribuent. Que les bons fidèles du Canada aient souvent dans l'esprit la pensée que leurs prières, leurs bonnes œuvres, et surtout leurs aumônes, font connaître et bénir Dieu d'une mer à l'autre ; que, pendant qu'ils n'y pensent pas même, des âmes entrent dans le ciel pour y chanter les louanges de Dieu, et le prier pour ceux qui ont contribué à leur ouvrir l'entrée de la céleste cité. Un Dieu juste et généreux écoutera la voix de leur intercession, et leur accordera la possession de son royaume qu'il semble promettre pour les œuvres purement temporelles. " J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été nud, j'ai été en prison, &c. et vous m'avez donné à manger, à boire, vous m'avez vêtu, visité, &c." Dieu écoutera la voix de l'église, son épouse, qui approuve et encourage la belle et divine œuvre de l'association de la propagation de la foi, et bénira ceux qui, dociles à la voix de leur mère, s'enrôlent sous les étendards qu'elle a déployés.

Dans les canots que la compagnie de la baie d'Hudson a expédiés dans notre pays, cette année, se trouvaient trois ministres Wesléyens, envoyés de Londres pour faire du prosélytisme parmi les sauvages. L'un d'eux s'est arrêté au lac Lapluie, et les deux autres ont gagné le fort Cumberland * sur la rivière *Saskatchewan*.

* Ce fort est à environ 260 lieues de St. Boniface où réside Mgr. de Juliopolis, sur le chemin qu'ont suivi les missionnaires de la Colombie pour se rendre à leur destination.

Je ne crois pas qu'ils aient grand succès parmi les sauvages, qui paraissent avoir plus de confiance dans les *robes noires* que dans les nouveaux venus. Que n'avons-nous de prêtres en assez grand nombre, et des moyens suffisans pour nous permettre de porter plus au loin nos excursions et faire connaître la vérité à nos pauvres infidèles avant qu'ils ne soient endoctrinés par les ministres, à qui je crains que l'on n'envoie du renfort !

M. Belcourt doit partir d'ici le 1^{er} juillet, pour visiter le fort *Alexander*, au bas de la rivière Winipeg, ainsi que les sauvages qu'il rencontrera le long de la route jusqu'au lac Lapluie, où il a déjà fait une mission, et où s'est établi un de nos trois ministres. J'espère que le Seigneur prendra sa cause en main, en faisant pencher les sauvages du côté de la vérité.

On a cessé, cette année, de donner du rum aux sauvages de cette partie du pays que Mr. Belcourt doit visiter. Je ne sais pas encore si cette mesure s'étendra à tous les sauvages du nord-ouest ; mais je le désire de tout mon cœur, parce qu'il nous sera bien plus facile, une fois cet obstacle ôté, de travailler à leur conversion. Le commerce de *l'eau-de-feu* a grandement contribué à la destruction et à la démoralisation de ces pauvres infidèles.

L'église de la *Prairie du Cheval-blanc*, qui n'était pas assise sur un terrain assez solide, vient d'être défaite, puis transportée et refaite sur un terrain plus convenable ; et je crois qu'elle pourra

servir dans un mois. Elle est couverte en planche, le bardeau est posé ; les planchers se font. La dépense se monte à environ £60. Cette église aura besoin, l'année prochaine, d'une voûte et d'une sacristie : ce qui coûtera à peu près encore autant.

.....

J'ai l'honneur d'être, &c.

+ J. N. EV. DE JULIOPOLIS.

La lettre suivante a été écrite par Mr. Belcourt le long de sa route, en se rendant au lac Lapluie. Nous sommes obligés, pour n'être pas trop long d'en retrancher quelques pages où le digne missionnaire rapporte les paroles que lui adressèrent quelques-uns de ses sauvages, le printemps dernier, pour être transmises à l'évêque de Québec, en réponse à une lettre d'encouragement que ce prélat leur avait écrite lorsque Mr. Belcourt retourna parmi eux. Nous nous bornerons à citer les discours de deux des orateurs.

Autre lettre de Mr. Belcourt à Mgr. l'évêque de Québec.

Rivière Winipeg, 4 juillet 1840.

Monseigneur,

J'ai reçu au commencement de juin la lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de

m'écrire le 13 avril dernier. Elle n'a pas peu contribué à ranimer mon courage et à me disposer à surmonter, avec l'aide de Dieu, les obstacles qui pourraient s'opposer à l'œuvre qui m'est confiée.

La superbe médaille d'argent que vous destinez au chef de mes sauvages m'est arrivée longtemps après la réception de votre lettre, dont j'ai fait part à mon troupeau, pour lui faire voir tout l'intérêt que lui porte son premier pasteur. Quant à la médaille, comme elle ne m'est parvenue qu'après le départ des chasseurs pour les prairies, je n'ai pu la montrer qu'à un petit nombre. Ceux qui l'ont vue l'admirent et s'entre-demandent : " Qui sera jamais digne de porter sur son estomac " noir un si magnifique présent ? " Lorsque les chasseurs seront revenus, je ferai faire l'élection du chef. Mgr. de Juliopolis s'est chargé de présider à la cérémonie, de bénir et de suspendre la médaille au cou de l'élu ; et moi, en attendant je préparerai un discours en style *sauteurs* convenable à la circonstance. Avant leur départ, les chasseurs se sont assemblés chez moi, et quelques-uns d'entr'eux ont voulu répondre à votre lettre pastorale, me priant de vous transmettre leurs paroles : ce que je vais faire aussi fidèlement que possible, ayant sous les yeux la note que j'ai eu soin de prendre pendant qu'ils parlaient :

Paroles de Nikik o kat. — " Toi, notre premier père, qui demeures loin d'ici, toi que mes " yeux n'ont point vu, mais que mon esprit " connaît ; toi que nous respectons, que nous " aimons : toi qui es parmi les autres hommes " comme un grand arbre parmi les petits :

“ nous te saluons, nous osons te saluer, tout
“ dignes de mépris que nos soyons. En lisant
“ mes paroles, pense : ils sont ici à mes pieds,
“ se tenant sur leurs genoux, eux les Sauteux
“ tous ensemble, grands hommes, femmes et
“ enfans ; oui, avec le même respect qu’aux
“ pieds du grand maître dont tu tiens la place et
“ à qui tu parles de proche. Ecoute-nous tout
“ méprisables que nous sommes. Tu nous as fait
“ du bien, nous avons droit de te remercier.
“ Moi, depuis six ans j’entends la parole du
“ grand maître : j’existais comme dans un jour
“ semblable à celui qui se montre avant le lever
“ du soleil ; plus j’avançais vers la mort (c’est
“ un vieillard qui parle), plus mes idées deven-
“ naient noires. Maintenant je vois comme au
“ grand jour, et si distinctement que, quelque-
“ fois les réflexions que je fais seul sur la jus-
“ tesse de la parole de Dieu m’entraînent dans
“ une espèce de rêverie qui me plaît et que j’ai de
“ la peine à quitter. Merci donc toi, la première
“ cause de mon bonheur ; merci de nous avoir
“ renvoyé Mr. Belcourt que mes yeux voient en-
“ core une fois devant moi ; merci de l’avoir choisi
“ lui qu’on a vu suer et travailler pour nous rendre
“ service et nous montrer l’exemple. Nous nous
“ ennuyions quand il était absent deux jours ;
“ juge combien nous avons trouvé son ab-
“ sence longue. Comme nous ne pensons
“ pas que pour le moment présent, nous te
“ prions, toi le premier de nos grands habillés
“ en noir (nos évêques), de faire en sorte que
“ nous ne soyions jamais par la suite abandonnés
“ de notre père. Nous n’oublions pas ces bons
“ *prians* (les membres de l’association de la

“ propagation de la foi), dont le cœur est si
“ tendre, qui donnent leur argent pour entre-
“ tenir notre habillé en noir (notre prêtre).
“ Nous sommes si misérables.... mais nous
“ voulons le soulager; et comme Dieu nous
“ aide visiblement, nous espérons être ca-
“ pables de le faire bientôt. Nous les sa-
“ luons tous, ces bons prians; comme ils prient
“ pour nous, nous prions pour eux: moi pour
“ ma part, qui, tout digne de rebut que je suis,
“ ai été admis par miséricorde aux bienfaits des
“ sacremens. C'est tout.”

Paroles de Ozawackwanikkweb. — “ Moi
“ aussi je désire parler à celui qui tient la place
“ du grand esprit, là, loin d'ici, à Québec qu'on
“ appelle. De si loin il nous a écoutés, et nous
“ avons entendu sa parole comme s'il était
“ proche: elle était renfermée dans sa lettre sa
“ pensée, et j'ai eu du plaisir à l'écouter: je
“ vais aussi les suivre de mon mieux ses con-
“ seils. Dis-lui que j'ai reçu le baptême, la
“ confirmation, la pénitence, l'eucharistie et le
“ mariage. Maintenant je m'estime heureux;
“ jamais je ne rougirai de la prière, et je tâcherai
“ de décider mes frères infidèles à prier aussi.
“ Mes enfans, ma femme et moi nous nous jetons
“ à tes genoux pour que tu pries pour nous. Je
“ pense à ces bons *prians* qui sont si chari-
“ tables; je prie pour eux et les remercie du
“ bonheur qu'ils nous procurent. C'est là la
“ parole que j'ose, tout digne de mépris que je
“ suis, envoyer à celui qui est si élevé par dessus
“ les autres hommes, et que nous remercions et
“ aimons de tout notre cœur. C'est tout.”

Le besoin de missionnaires décidés et courageux, capables de tout pour la gloire de celui qui leur a tout donné, devient extrêmement urgent. Vous en serez convaincu, monseigneur, quand je vous aurai dit que je suis seul pour les missions que je parcours et qui occupent un espace de plus de 300 lieues. Des ministres méthodistes sont arrivés dans ces quartiers-ci. Je m'y étais heureusement montré avant eux, ce qui me met en droit d'y reparaître encore et d'agir à leur égard comme avec des survenans. Les sauvages, me dit-on, ne paraissent pas en faire grand cas. Un sauvage est venu ici de plusieurs jours de marche, du nord de *Wabässi-mong*, pour entendre ce que j'avais à dire aux *Sauteux* de ce poste. Il m'a dit qu'il avait déjà abandonné le *mitewi*, * et que lui et les siens désiraient beaucoup qu'on allât les visiter chez eux. Il m'a désigné un endroit très fertile où ils pourraient établir un village, cultiver la terre et élever des animaux. Je dois le revoir avant de partir, et je pense me décider à lui promettre un rendez-vous pour le printemps prochain; car, comment refuser, monseigneur, je vous le demande; et cependant comment faire pour aller partout?

Si mes moyens peuvent me le permettre, j'espère disposer le bas de la chapelle de la Prairie de Fournier de manière à pouvoir y monter des métiers pour y faire de l'étoffe et de la toile. Il pousse dans nos prairies, en assez grande abon-

* Voir le No. 1 du rapport sur les missions, &c. page 14, où l'on explique ce que c'est que le *mitewi*.

dance, une espèce d'ortie qui fait de bon fil ; et l'on peut faire de très-bonne étoffe avec le poil du bœuf des prairies dont les chasseurs peuvent faire une ample provision dans leurs chasses du printemps. J'espère que les sauvagesses s'accoutumeront à ce genre de travail qui sera d'une très-grande utilité pour la nation.

Comme je n'aurai satisfait votre sollicitude que lorsque je vous aurai envoyé le rapport détaillé de ma mission au lac Lapluie, je ne manquerai pas, monseigneur, de l'adresser à V. G. par les canots qui descendront en Canada, dans le mois prochain, si je suis de retour à temps.

J'ai l'honneur, &c.

G. A. BELCOURT, Ptre.

Autre lettre du même au même.

Petit rocher du Bonnet, Rivière Winipeg, 3 août 1840.

Monseigneur,

Je suis campé ici sur le retour de ma mission au lac Lapluie. Nous avons marché depuis deux jours par une pluie presque continue. Aujourd'hui, n'ayant plus rien de sec à mettre sur nous, transis de froid, et la pluie continuant toujours, nous avons fait un grand feu que nous ne pouvons nous résoudre à quitter pour nous remettre en route. Je profite du loisir

que le mauvais temps me procure, pour donner à Votre Grandeur les détails de la mission que je viens de faire.

Le canot dont je m'étais servi, pour faire ma mission à la baie des Canards ayant été brisé par une tempête qui avait écrasé la grange où il était renfermé, je me vis dans l'impossibilité de partir au temps que j'avais fixé pour mon départ et qui était le plus favorable pour rencontrer les sauvages que j'avais à visiter. Il fallait ou me résoudre à partir avec deux petits canots, ce qui aurait rendu le voyage plus dispendieux, plus long et plus dangereux, ou attendre un canot de bonne proportion qui devait partir de la baie des Canards, à l'ouverture de la navigation, pour venir au fond du lac Manitooba. Je suivis ce dernier plan, pour diminuer les dangers auxquels l'on est toujours exposé dans de semblables voyages. Dans l'intervalle je profitai du temps où les sauvages du village de St. Paul étaient réunis en plus grand nombre, pour préparer à la confirmation ceux qui n'avaient pas encore eu l'avantage de recevoir ce sacrement. Mgr. de Juliopolis qui en avait déjà confirmé plus de trente l'été dernier, en confirma vingt-deux cette année, y compris quelques métis élevés parmi les sauvages et qui ne comprennent que leur langue.

Avant de partir j'appris que les sauvages que je devais visiter étaient de fort mauvaise humeur contre nous. Il avait été arrêté dans un conseil des membres de la Compagnie tenu à la Rivière-rouge qu'on ne leur donnerait plus de boissons enivrantes. Quelqu'un leur avait dit, je ne sais

par quel motif, que *les habillés en noir* étaient la cause de cette mesure qui devait les priver d'une de leurs plus grandes jouissances. C'en était assez pour exciter leur rancune contre nous ; et j'avoue que je ne partis pas sans quelque défiance pour aller parmi eux.

Le jour de la St. Pierre, je me rendis, après les vêpres, à la Fourche où je demeurai une journée auprès de Mgr. de Juliopolis. Sa Grandeur, partageant dans sa sollicitude les peines de mon voyage, et craignant que quelque chose ne me manquât, ajouta beaucoup de provisions à celles que j'avais déjà et que j'avais cru suffisantes, et me souhaita avec affection et bonté une heureuse route, me recommandant surtout d'éviter par tout moyen possible de prudence l'accident qui avait enlevé à la religion, l'année dernière, le bon missionnaire du St. Maurice, M. Jacques Harper. C'était le 1er. juillet. Le temps était magnifique. Je m'embarquai dans mon canot dont l'équipage était composé d'un guide canadien nommé Lafrenière, natif de Berthier, et de trois sauvages chrétiens. En passant au fort de Pierre, * dépôt des marchandises de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, je mis un instant pied à terre pour aller saluer M. Adam Thom, † arrivé depuis quelque temps

* Les rapides et endroits plats de la Rivière-rouge, au-dessus de cet endroit, ont nécessité l'établissement de ce dépôt qui est à 9 lieues de la Fourche ou *Fort Garry*.

† M. Thom était ci-devant éditeur du *Herald* de Montréal, et fut ensuite attaché, sous l'administration de Lord Durham, à la commission pour les municipalités.

dans le pays pour y exercer les fonctions de juge, et que je n'avais pas encore vu. Je me rembarquai tout aussitôt après ma visite, et nous allâmes camper, le soir, au bas de la Rivière-rouge, à environ 18 lieues de la Fourche.

Le lendemain, le temps étant fort calme et très-favorable pour voyager sur le lac Winipeg, je ne m'arrêtai que quelques instans auprès de petites bandes de sauvages que nous rencontrâmes, remettant à les voir plus au long à mon retour, et nous nous rendîmes au *portage français*, pour y passer la nuit. En nous rendant de là au fort *Alexander*, situé à l'entrée de la rivière Winipeg, je m'arrêtai pour parler à quelques sauvages campés dans une anse très-poissonneuse du lac Winipeg qu'on appelle *la pêche*. Ces pauvres gens me parurent assez mal disposés : l'un d'eux seulement me parla de manière à laisser quelque espoir pour son salut. Ils m'apprirent que des ministres étaient arrivés au fort : et en effet, à quelque distance de là, j'en rencontrai un, mais qui passait trop au large pour que je pusse lui parler. C'était ce même ministre méthodiste que j'avais vu l'année précédente, dans le lac Supérieur, à mon retour du Canada, et qui se rendait à la Rivière-rouge, pour aller de là au fort Cumberland, où il doit établir sa résidence. Nous allions rapidement par un vent de terre qui ne pouvait nous nuire, lorsque nous donnâmes tout à coup sur une branche d'arbre retenue dans le sable au fond de l'eau, que nous n'avions pu apercevoir. Cette branche avait percé notre canot d'outre en outre, et y avait fait une ouverture de la grosseur du

bras. Sans perdre de temps, je me saisis du premier objet qui me tomba sous la main : c'était le capot d'un de mes hommes ; je l'appliquai fortement sur l'ouverture, et nous eûmes le temps d'arriver à terre avant d'engloutir. En moins d'un quart d'heure notre embarcation fut réparée, remise à flots, et un instant après nous étions rendus au fort Alexander. Je ne m'y arrêtai que trois jours, pendant lesquels j'entendis les confessions des femmes et des enfans, les hommes attachés à ce poste étant déjà partis pour la Baie d'Hudson, où les appelait le service de la Compagnie. J'y fis aussi quelques baptêmes.

En remontant la rivière Winipeg, je rencontrai près du premier portage un vieillard que la Compagnie a nommé chef, et à qui elle fait don d'un habillement tous les printemps. Ce vieillard était seul, circonstance dont je fus bien aise ; car les sauvages sont moins embarrassés de dire leurs sentimens quand ils sont seuls, et s'ouvrent aussi plus cordialement que lorsqu'ils sont réunis en bande. Il me dit, avant même que j'en fusse venu à la proposition que je voulais lui faire, qu'il n'ignorait pas le but de mon voyage parmi les sauvages ; qu'il s'était attendu à me voir, et qu'en conséquence il avait adressé la parole aux sauvages réunis, pour leur demander leurs sentimens au sujet de la prière, et savoir d'eux si on allait enfin se résoudre à prier ou non. “ A cette
“ question, me dit-il, tous restèrent muets, et
“ je n'en pus tirer aucune reponse. Pour moi,
“ ajouta-t-il, je ne pense pas que je me décide,
“ à l'âge où je suis, de me faire montrer des

“ prières mot à mot ; mais je ne hais pas la
“ prière, et si quelqu’un me demande mon sen-
“ timent, je lui dirai de faire baptiser ses en-
“ fans.” Voilà tout ce que j’en pus tirer. Ce-
pendant je lui parlai fortement de la nécessité où
son grand âge le mettait de se rendre au plus
tôt ; puis, après avoir jeté de mon mieux dans
cette pauvre ame la semence de la parole divine,
je continuai ma route, en suppliant le Seigneur
de donner l’accroissement.

En entrant dans le lac *du Bonnet*, j’aperçus
sur une pointe de rocher une troupe d’enfans qui
s’enfuirent à toutes jambes à notre approche.
Après avoir dédoublé cette pointe, nous nous
trouvâmes en présence d’un assez bon nombre de
sauvages. Les enfans, en nous revoyant, saisis
de frayeur, s’enfuirent de nouveau à travers les
rochers. Cette frayeur leur avait été inspirée
par leurs parens qui, pour les rendre plus dociles,
les menaçaient de nous les donner. En appro-
chant du rivage, j’entendis une des femmes
dire à ses compagnes : “ Je ne veux pas prier,
moi.” Cette apostrophe ne me parut pas d’un
favorable augure. J’étais tenté de ne pas avancer
plus loin, et même de continuer ma route sans
leur dire un seul mot. Mais un instant de ré-
flexion me fit surmonter ma réptgnance, et je
descendis à terre, en affectant un air gai. Je
demandai à voir celle qui manifestait tant de peur
pour la prière, et qui craignait tant qu’on ne lui
fît du bien ; mais elle n’osa pas se présenter.
Ses compagnes s’échangeaient quelques mots à
voix basse, comme pour se recommander les
unes aux autres de ne pas m’indiquer celle que

je voulais connaître, tandis que les hommes riaient entr'eux de la lâcheté de cette femme qui s'était d'abord montrée si brave. Je m'assis sur le rocher, puis après les avoir fait fumer, suivant la coutume, je leur parlai de la nécessité de penser à ce qu'ils deviendraient au-delà de la vie, leur disant que le bon et le méchant ne sauraient être confondus ensemble. Ils m'écoutèrent en grand silence, ainsi que les enfans qui, revenus de leur frayeur, s'étaient approchés de nous. Mais je n'en reçus qu'une réponse vague qui dénotait chez eux des passions contre lesquelles ils ne se sentaient pas la force de lutter.

Jusqu'ici j'avais eu bien des dangers à courir ; j'avais passé plusieurs nuits sans pouvoir trouver le sommeil, dévoré par de malencontreux insectes qui ne me laissaient aucun repos ; le jour j'étais brûlé par le soleil de telle sorte que l'épiderme de mes lèvres et des parties saillantes de mon visage se levaient comme à la suite d'une gelure. J'oubliais ces petites misères auxquelles un missionnaire doit facilement s'accoutumer. Mais j'étais accablé en voyant l'endurcissement des infidèles que j'avais rencontrés jusqu'à ce moment. Ceux avec qui je me trouvais alors ne répondaient à mes sollicitations que par la narration d'une histoire banale que je ne pensais pas qu'ils crussent véritable, malgré le ton d'assurance avec lequel ils me la racontaient. Un sauvage du lac Supérieur, me disaient-ils, mourut peu de temps après son baptême, et il parut en conséquence devant Dieu, pour être placé dans la demeure des *baptisés*. Mais à sa grande surprise une main puissante lui

en défendit l'entrée, sous prétexte qu'il était sauvage et qu'il n'était pas permis aux sauvages d'y pénétrer. Alors il prit le parti d'aller trouver les sauvages non-baptisés qui étaient dans un lieu séparé ; mais en ayant été repoussé avec mépris, notre pauvre homme déconcerté et ne sachant où aller, fut obligé de revenir sur la terre pour vivre encore. C'est lui-même, ajoute-t-on, qui, après sa résurrection, conta son histoire dont la connaissance paraît s'être répandue très au loin. Quand je demandais aux sauvages s'ils croyaient à cette imposture, et si les enfans même y croyaient, ils ne me répondaient rien, et semblaient être dans le doute. Enfin je finissais par leur dire : " Eh bien ! faites-vous donc " baptiser pour ressusciter après votre mort et " vivre deux vies." Ces paroles avaient l'effet de les confondre, mais ne les gagnaient pas. Il m'était aisé de voir à leur embarras qu'ils étaient retenus par un motif secret qu'ils n'osaient exprimer, parce qu'ils craignaient la critique que je n'aurais pas manqué d'en faire.

J'avais été informé au fort Alexander, par un nommé Chatelain, interprète du fort du lac Lapluie, qu'un gros camp de sauvages m'attendait à un lieu appelé *Wabässimong* (chien blanc). En revenant, l'année dernière, du Canada, j'avais promis à ces sauvages de les visiter cette année. L'interprète Chatelain, qui me devançait au lac Lapluie, leur apprit que j'allais bientôt remplir ma promesse. Quant à nous, après avoir erré long-temps dans un lac parsemé d'îles, sans trop connaître notre route, nous n'étions qu'à une petite distance de Wabas-

simong, sans nous en douter, lorsque nous aperçûmes un petit canot monté de deux enfans. Dans l'état d'inquiétude où nous nous trouvions, nous fûmes tous joyeux de cette rencontre, et nous nous mîmes à la poursuite de nos deux jeunes navigateurs, dans l'espoir d'en avoir des renseignemens sur la route que nous avions à suivre. Ces pauvres enfans, poussés par la peur, voguaient avec une rapidité que nous ne pouvions égalier. Nous les vîmes bientôt prendre terre au poste dont nous faisons la recherche. Les sauvages qui y étaient campés avaient jeté le cri de joie, aussitôt qu'ils nous eurent reconnus, et un groupe considérable d'hommes, de femmes et d'enfans s'était rassemblé sur le rivage pour nous recevoir au débarquement. Leur nombre m'étonna et me fit cependant quelque peine, parce que je ne pouvais me dissimuler combien il était difficile que tant de monde pût trouver à vivre en cet endroit, dans un temps où la pêche est loin d'être abondante. Cependant je mis pied à terre gaiement ; je saluai les vieillards, et leur donnai la main amicalement. Pendant que je faisais mes civilités, j'apercevais des clins d'œil entre les jeunes gens ; je les entendais se dire les uns aux autres : “ Vas-tu prier, toi ?—je ne prie pas, moi.—Je vais prier, moi ; tu vas voir tout à l'heure.” Voyant qu'il était temps d'entrer en besogne, je leur adressai ce petit discours : “ Mes pareils, je ne viens pas vous demander vos pelleteries, ni vous envier le produit de vos chasses : je viens de loin pour vous faire du bien et pour vous rendre heureux. Il est nuit : je vais camper sur la pointe, près de vous : demain matin venez-y tous : je vous

“ donnerai de quoi faire festin (je m'étais aperçu que ces pauvres sauvages souffraient de la faim), puis vous entendrez ce que je veux vous dire. C'est tout.” En finissant, j'entendis de toutes les bouches : “ C'est bien, c'est bien.”

Le jour suivant, je dis la messe de grand matin. Un grand nombre de sauvages y assistèrent, et s'y conduisirent avec un respect capable de faire rougir bien des chrétiens qui se disent civilisés. Pourtant ils n'étaient que des infidèles, dont la plupart voyaient un prêtre pour la première fois. Aucun n'avait encore vu offrir l'auguste sacrifice de nos autels ; personne ne leur avait dit de garder le silence en y assistant, ni de s'y tenir avec respect. Il me serait difficile de dire les sentimens que j'éprouvai pendant le saint sacrifice. Qu'ils sont ardens les désirs et les vœux d'un missionnaire dans une pareille circonstance ! Qu'elles sont pressantes les sollicitations qu'il adresse alors à la divine miséricorde !

Après avoir célébré la sainte messe, je remplis la promesse que j'avais faite, la veille, à la troupe affamée, de leur donner de quoi faire festin, et leur distribuai une partie de mes provisions. Aussitôt une exclamation prolongée de remerciemens se fit entendre. Plusieurs s'entredisaient à voix basse : “ C'est bien vrai qu'il veut nous faire du bien, et qu'il a pitié de nous.” Quand ils eurent fini leur repas, je leur adressai la parole avec une force d'expressions et de pensées dont je me sentais vivement pénétré. Il me

semblait que si je ne persuadais pas absolument, j'ébranlais du moins fortement les bases de l'empire de satan dans ces pauvres âmes. A chaque phrase, que, suivant leur style, j'énonçais posément et avec gravité, j'entendais un murmure d'approbation, qui me donnait à espérer que la vérité pénétrait dans leurs cœurs. Mon discours qui fut très long étant fini, je les remis au lendemain à me donner leur réponse, leur disant que je ne voulais pas d'une réponse précipitée, mais d'une réponse réfléchie, sur laquelle je pusse compter; que je ne venais pas les tromper, mais qu'eux aussi ne devaient pas me tromper. Ils se retirèrent donc pour se consulter. Chacun me paraissait joyeux, et me parlait d'une manière intime et fraternelle. Je sentais la joie inonder mon âme et la remplir d'espérance.

Pendant la messe du lendemain j'éprouvai les mêmes sentimens qui m'avaient animé la veille. Je savais bien que mes prières valaient trop peu de chose pour être écoutées; mais lorsque je considérais d'un côté tant de bonnes œuvres, tant de prières de milliers d'âmes ferventes, qui aiment Dieu et qui en sont aimées, et de l'autre les mérites infinis du rédempteur s'immolant pour le salut de tous, il me semblait que la puissance du démon allait bientôt être détruite dans cette partie de ses vastes domaines. J'attendais avec impatience la réponse qu'on allait me faire. Quelques instans après la messe, mes sauvages s'assemblèrent en grand nombre et vinrent me trouver. Deux de leurs vieillards, dont un était venu de loin, me répondirent qu'il n'y avait pas à résister à la force des choses qu'ils avaient en-

tendues ; qu'ils étaient persuadés de la vérité de ce que je leur disais ; qu'ils me priaient en conséquence de demander à celui qui est le premier (l'évêque) dans la prière, de leur envoyer un *habillé en noir* (un prêtre), pour les instruire eux et leurs enfans ; que ce qu'ils me disaient était réfléchi et décidé ; cependant qu'ils craignaient qu'après les avoir persuadés, on ne vînt pas les instruire. Sur ces paroles un troisième vieillard me dit que c'était cette crainte qui l'empêchait de répondre à la proposition que j'avais faite à ses compagnons ; parce que, ajouta-t-il, un sauvage, passant chez eux, il n'y a pas longtemps, leur avait dit de ne pas m'écouter, que j'étais un imposteur. Mais il m'assura que si je revenais, le printemps prochain, suivant ma promesse, ou un autre à ma place, il répondrait alors. Plusieurs sauvages me dirent la même chose, ajoutant : " Crois-tu que ces deux vieillards qui t'ont répondu prieront et que nous ne suivrons pas leur exemple ? " Je ne baptisai cependant qu'un de leurs enfans, les parens des autres aimant mieux attendre à l'année suivante pour voir si je tiendrais parole. On me dit quelques jours après qu'un sauvage avait été envoyé exprès parmi eux pour faire contre les prêtres toutes les calomnies possibles ; et en effet il m'a paru que plus j'approchais du lac Lapluie plus ce malheureux avait réussi à en imposer.

Je ne vis dans tout le reste de mon chemin que très peu de sauvages, la disette les ayant forcés de se disperser. Il y avait cependant à l'est du lac des *Bois* un camp de Sauteux qui s'étant mis en campagne pour aller combattre les Sioux,

avaient été obligés de revenir sur leurs pas sans les avoir atteints, parceque les vivres leur avaient manqué. Je les cherchai pendant une journée à travers les îles du lac des Bois, mais sans pouvoir les découvrir.

Quand je fus rendu au lac Lapluie, la disette y était telle que le commis chargé du soin de ce fort, avait été obligé de faire maison nette, et d'envoyer les engagés et leurs femmes avec des rets et des filets pour chercher leur vie où ils la pourraient trouver. Ces pauvres gens ayant été avertis de mon arrivée, s'en revinrent aussitôt au fort avec le plus grand empressement, sans songer qu'il leur faudrait vivre sans manger quand ils y seraient rendus. Je connaissais leur situation : la prévoyance de Mgr. de Juliopolis, qui heureusement m'avait chargé d'une surabondance de vivres dont je n'avais pas eu d'abord intention de m'embarrasser, me servit fort à propos, et me mit en état de les garder auprès de moi pendant quelques jours, pour les instruire et les préparer à recevoir les sacremens. Je fus obligé néanmoins de les quitter plus tôt qu'eux et moi ne l'aurions voulu, pour ne pas les exposer à un jeûne trop prolongé.

J'appris pendant mon séjour au lac Lapluie, qu'un chef des sauvages qui fréquentent ce poste m'y avait attendu long-temps, mais qu'enfin pressé par la faim, il avait été forcé de s'en éloigner trois jours avant mon arrivée. Je sus en même temps que trois familles nombreuses étaient décidées à m'écouter, et que plusieurs sauvages avaient dit que s'ils se décidaient à prier, ils écou-

teraient de préférence les vrais prêtres, plutôt que ceux qui, se donnant ce nom, sont néanmoins mariés.

Je repartis du lac Lapluie, le 14 juillet, laissant ma petite chrétienté * tout affligée de ne pouvoir pas me posséder plus long-temps. Chacun me répétait tour à tour : “ Pourquoi n’avons-nous pas un prêtre au milieu de nous, tandis que nous avons un ministre qui n’a rien à faire, et qui n’est bon qu’à nous faire fâcher.” Je m’éloignai le cœur navré de douleur, en entendant les plaintes de ces braves gens, surtout en voyant le peu d’espoir qu’il y a de les satisfaire d’ici à long-temps. En descendant la rivière du lac Lapluie, je rencontrai un canot conduit par un sauvage et sa femme. Je demandai à l’homme où il allait. Il me répondit : “ Je m’en retourne dans mon pays, je suis étranger ici. D’où es-tu donc ?—du lac des Sables.—Priez-vous par là ?—quelques-uns prient.—Vous faites bien ; faites-vous instruire, et devenez sages. Mais comment s’appelle le prêtre qui est avec vous ? ” Mon homme, en entendant cette question, se prit à rire aux éclats ainsi que sa femme : “ C’est un de ces soi-disant prêtres qui sont mariés, dit-il. Voilà pourquoi je ne l’écoute pas, moi.” Je ne pus m’empêcher de partager son hilarité, en voyant ma méprise ; je l’exhortai cependant à demander de vrais prêtres, et il me promit d’en parler à ses frères, lorsqu’il serait de retour parmi eux. Le lac des Sables

* Elle se compose d’environ 40 à 50 ames, canadiens, métis et sauvages.

qui se décharge dans le lac Supérieur, étant sur le territoire de l'Union Américaine, nous n'y avons aucune juridiction.

Je savais qu'il y avait des sauvages en assez grand nombre à l'est du lac des Bois, mais je ne pus me procurer de guide pour aller les visiter : je m'étais contenté, en partant du lac Lapluie, de laisser entre les mains de l'interprète Chatelain quelques petits présens de tabac pour les principaux d'entr'eux, et de charger celui-ci de leur répéter, quand ils se rendraient au fort, la *parole* que je voulais leur dire. Je continuai ma route, voguant sur la ligne qui sépare le territoire britannique de celui des Etats-Unis, et ne rencontrant dans mon chemin que peu de sauvages que je n'eusse déjà vus en venant.

En descendant le portage du *Rat*, je fus sur le point de perdre mon guide à un endroit appelé *la cuve*, qui est une petite chute que l'on saute lorsqu'on est muni de *bouts de canots* * expérimentés. Cette chute est formée par deux rochers dont l'un descend par une pente précipitée jusqu'à la rencontre de l'autre qui est coupé perpendiculairement. Les eaux d'un petit lac grossies par une rivière qui vient y porter son tribut se précipitent entre ces deux rochers par un passage qui n'a pas plus de 8 à 10 piés, et descendant le long du rocher incliné, vont se briser contre le rocher perpendiculaire d'où elles retombent en roulant sur elles-mêmes par une petite chute de 3 ou 4

(*) Les voyageurs appellent ainsi les hommes qui sont placés aux deux extrémités d'un canot. On les choisit parmi les plus habiles.

piés. Ne voulant pas m'exposer avec mes hommes aux dangers de ce passage, je fis descendre le canot par le moyen d'une ligne, après en avoir ôté les vivres par précaution. Le guide marchait le long du rocher incliné et tenait d'une main le canot, tandis que les autres hommes le retenaient par la ligne qui y était attachée. En arrivant dans la chute, il fallait laisser échapper la ligne sans quoi le canot aurait coulé bas. A ce moment difficile, le guide, perdant l'équilibre, glissa sur le rocher et fût précipité dans la chute. Comme, en le voyant tomber, nous avions retenu un instant le canot au moyen de la ligne, il eut le bonheur de s'y cramponer ; mais il n'était pas hors de danger. Néanmoins, après bien des manœuvres, pour empêcher l'embarcation d'être emportée par la force du courant et de se briser sur le rocher, nous réussîmes enfin à la tirer à nous et à sauver notre pauvre guide qui en fut quitte pour avoir pris un bain dont il se serait fort bien passé : plus heureux en cela qu'un canadien du nom de Plante qui s'était noyé dans le même endroit 4 ou 5 ans auparavant. Nous allâmes camper à quelques arpens de là, pour nous remettre de l'accident qui avait failli nous être si funeste.

Le lendemain une brume épaisse couvrait la rivière Winipeg ; nous pûmes cependant gagner Wabassimong dont nous n'étions éloignés que d'une demi-lieue, et où nous passâmes la journée. Wabassimong, dont j'ai parlé plus haut, est une pointe formée par une petite rivière qui descend en serpentant du nord au sud et va se jeter dans la rivière Winipeg. Cette pointe élevée à environ

25 piés au-dessus du niveau de la rivière, est dominée par une petite colline abritée du côté du nord par un rocher de cyprès. Je plantai une croix sur la colline, en attendant que la divine providence nous fournisse les moyens d'y construire une chapelle. Pendant que mes hommes préparaient l'emplacement sur lequel elle devait être élevée, j'eus le bonheur de l'y traîner moi-même sur mes épaules, m'estimant heureux de pouvoir porter ce signe de salut, à l'exemple de mon divin Rédempteur. Après avoir arboré l'étendard de la foi dans ce lieu qui est sans contredit le plus pittoresque qui ne se voie dans tout le cours de la rivière, je chantai l'*O crux, ave*, étant seul avec Dieu ; pensant à tant de bonnes ames qui auraient sans doute aimé à m'accompagner des sentimens de leur piété dans cet hommage que je rendais à la croix du Sauveur. Il y a, dans l'exercice de notre saint ministère, des momens de délices pures qui font perdre le souvenir et qui dédommagent amplement des fatigues et des inquiétudes qui l'accompagnent. Si nous éprouvons des dangers, il sont bien loin d'être aussi menaçans que ceux dont nos généreux confrères qui évangélisent nos antipodes sont si souvent les victimes.

Nous étions sur le point de repartir de Wabasimong, lorsque nous vîmes arriver un des vieillards qui, à notre premier passage à ce poste, s'étaient montrés disposés à se faire instruire. Il avait aperçu la croix que nous avions plantée sur la colline, et qui de loin semblait commander le respect. Il me dit qu'il avait été réjoui en voyant ce signe de la prière. Le bon vieillard avait pris

du poisson blanc en abondance, et venait nous en apporter. Un autre vieillard arriva de suite et nous fit aussi son offrande. Tous deux me pressèrent avec instance de leur tenir parole, m'assurant " qu'ils seraient nombreux ceux qui prieraient là. " Ils me dirent de plus qu'ils étaient chargés de me faire les mêmes instances de la part de leurs compagnons qui étaient déterminés comme eux à m'écouter. Réjoui des espérances qu'ils me donnaient, et voulant pourvoir à leur bonheur temporel comme à leur prospérité spirituelle, je les invitai à m'envoyer de bon printemps deux de leurs petits canots, leur promettant de leur faire parvenir de la semence et quelques petits cochons, pour augmenter leurs ressources. Ces braves vieillards me quittèrent tressaillans de joie et se disant l'un à l'autre : " C'est bien vrai " qu'il veut agir en père avec nous. "

L'interprète Chatelain m'avait appris au lac Supérieur qu'il avait été fort inquiet sur mon compte, ayant su que les sauvages que je devais rencontrer dans ma route étaient mal disposés à mon égard. Nos deux vieillards me dirent qu'ils avaient eu la même inquiétude. Car, comme je tardais d'arriver au jour convenu, le bruit s'était répandu, ou que nous avions fait naufrage dans quelque une des chutes qu'il nous fallait passer, ou que les sauvages du haut des lacs nous avaient massacrés. Je fus surpris d'avoir couru un danger que je n'avais pas même soupçonné. Il est vrai que pour porter respect, j'avais eu la précaution de mettre dans mon canot deux fusils, dont un à deux coups. Comme ce sont toujours les

plus lâches qui font les plus mauvais coups, c'en était assez pour les rendre sages.

Après notre départ de Wabassimong nous voyageâmes pendant quatre jours jusqu'au bas de la rivière Winipeg, et les deux derniers jours par une pluie continuelle et un vent assez violent pour nous mettre quelquefois en danger d'engloutir, mais non de périr, parce que nous n'étions pas éloignés de la terre. Le quatrième jour, après avoir passé la chute de la *Barrière* où Mgr. de Juliopolis et moi avions failli périr en 1831, en venant du Canada, le vent devint si furieux que nous ne pouvions garder nos chapeaux sur nos têtes sans y mettre la main. Les lames se levaient perpendiculairement et se repliaient sur elles-mêmes en menaçant de submerger notre frêle embarcation. Une pluie violente nous aveuglait : l'eau entraît en abondance dans le canot : nous étions sous le vent, et nous ne pouvions gagner terre sans nous exposer à aller nous briser sur des roches qui paraissaient à fleur d'eau. Enfin, malgré les dangers qui nous environnaient, nous pûmes aborder le rivage à l'endroit appelé *Petit Rocher du Bonnet*, d'où j'ai l'honneur de vous écrire cette lettre, sans autre accident que celui d'être mouillés jusqu'aux os.

Aujourd'hui, le 7 août, il y a cinq jours que nous n'avons pu bouger de place, à cause de la violence du vent qui ne nous permet pas de nous hasarder à naviguer sur le lac Winipeg. Nous commençons à craindre le jeûne, et nous soupirons après le calme pour pouvoir continuer notre route. Nos provisions tirent à la fin, obligés que

nous avons été d'en faire part, le long du chemin, aux sauvages qui souffraient de la disette. Cependant, comme il ne nous faut qu'une journée et une nuit de calme pour entrer dans la Rivière-rouge, nous espérons y arriver heureusement en bien ménageant ce qui nous en reste.

J'ai vu, depuis que je suis ici, beaucoup de sauvages qui ont écouté plus favorablement mes propositions que je ne m'y attendais, mais sans me donner une réponse décisive. Convertir les Sauteux que je viens de visiter, c'est transporter des montagnes. Ce miracle je l'attends fermement de la foi de tant de saintes ames qui adressent tous les jours leurs ferventes prières au Seigneur pour le succès de notre œuvre. Les infidèles, à qui je ne manque pas de faire connaître le zèle des associés de la propagation de la foi pour leur procurer la grâce du salut, en sont ravis d'admiration. La charité qui anime ces amis de la religion est si sublime et si divine qu'elle ébranle ces cœurs d'hommes aussi durs que les rochers qu'ils habitent. Que les catholiques du Canada doivent s'estimer heureux de voir établie parmi eux une association qui les élève en quelque sorte de la terre, et les établit les médiateurs entre Dieu et les infidèles !

Un missionnaire qui serait placé à Wabassimong se trouverait à peu près dans le centre entre le lac Lapluie, le bas de la rivière Winipeg et le lac *Sale* qui est au nord de Wabassimong, et pourrait voir en différens temps de l'année plus de mille familles sauvages, qui avec le temps deviendraient chrétiennes par ses soins. Il serait à

propos d'y construire une petite chapelle, n'eût-elle que 30 pieds sur 20, pour mettre le missionnaire et ses sauvages à l'abri du mauvais temps, pendant les offices et les instructions. Les frais de construction de cette chapelle ne coûteraient guère plus de £30 à £40.

Je voudrais bien qu'il fût possible de visiter les sauvages *Cris* des lacs *Athabasca* et des *Esclaves*, * et des lieux environnans, afin de sonder leurs dispositions, avant que les ministres ne se rendent chez eux. Les voyageurs nous assurent que ces infidèles n'ont aucun éloignement pour la prière ; et comme je pense que les ministres ne feront rien ici, ils pourraient bien aller se fixer là et tromper ces pauvres sauvages qu'il nous serait si facile d'amener au vrai bercail. J'en parlerai à mon retour à Mgr. de Juliopolis qui pourra dire à Votre Grandeur ce qu'il en pense par l'express d'automne.

Il m'en coûte, monseigneur, de vous adresser ce griffonage que j'ai été obligé d'écrire tantôt sur le dos d'une cassette de voyage, tantôt sur mes genoux, interrompu à chaque instant dans ma besogne. J'aurais aimé à le faire à tête reposée, pour mettre plus d'ordre dans ma narration. Mais le temps me manque ; il me faut laisser ici mon ouvrage, tout imparfait qu'il est, pour qu'il puisse vous être expédié par les canots qui vont bientôt y passer dans leur route pour le Canada.

* Ces lacs, d'après la carte du territoire du nord-ouest, dressée par Mr. Arowsmith, ne sont pas à moins de 450 ou 500 lieues de distance de la Rivière-rouge.

Dans un autre rapport, je parlerai de la nature et des ressources du pays que je viens de visiter. J'espère pouvoir l'accompagner d'une carte qui vous en donnera la description.

J'ai l'honneur, &c.

G. A. BELCOURT, Ptre.

MISSION DE LA COLOMBIE.

LE cadre de cette publication annuelle ne nous permet pas d'entrer dans le détail de tous les travaux des missionnaires de la Colombie; et encore moins de les suivre dans leurs courses multipliées dans l'intérieur de ces vastes contrées, où la lumière de l'évangile n'a pas encore brillé. Nous passerons rapidement sur certains articles, pour nous arrêter davantage sur d'autres; afin d'éviter, autant que possible, la monotonie d'un récit qui ne présente de variété que celle des lieux et du caractère des peuples; les travaux et les opérations des missionnaires n'offrant en tout lieu que la même uniformité de charité et de zèle dans l'enseignement des vérités évangéliques.

Vancouver. Le 9 octobre 1839, par un arrangement nouveau avec l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, les missionnaires de la Colombie eurent la permission de s'établir au fort

Wallamette, quoique ce poste soit situé sur le territoire en contestation entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Un premier arrangement avec la compagnie avait fixé leur résidence à Cowlitz ; mais nous voyons que, nonobstant ces dispositions, les missionnaires firent leur principale résidence à Vancouver, jusqu'au terme de l'arrangement du 9 octobre ; et leur séjour y était dû à la généreuse hospitalité de James Douglass, écuyer, qui commandait ce poste en l'absence du Dr. McLaughlin, et qui les encouragea constamment à y séjourner, jusqu'à ce que leur maison pût les recevoir convenablement à Cowlitz.

Le fort Vancouver n'existe que depuis neuf ou dix ans, et doit son nom à un voyageur qui, lors de la découverte du pays, s'arrêta pendant quelque temps dans l'endroit où il est situé. C'est un parallélogramme d'un arpent de largeur sur plusieurs arpens de profondeur, environné de pieux d'une vingtaine de pieds d'élévation. Cette enceinte renferme les maisons des bourgeois, les magasins de dépôt, les hangards, une forge, plusieurs bâtisses inférieures, et une cour assez vaste, où l'on voit quatre canons, qui servent d'instrumens d'exposition publique pour ceux qui se sont rendus coupables de quelque délit. Les portes en sont fermées tous les soirs, pour la sûreté des marchandises qui y sont déposées. Ce poste n'est qu'à une petite distance de la rivière Colombie, dans une prairie toute mise en valeur par l'agriculture. Les engagés de la compagnie ont leurs habitations dans cette prairie, en gagnant la rivière, dont le rivage est bordé de ca-

banes de sauvages qui s'y rendent de tout côté pour l'échange de leur chasse.

Ce fort est le plus important de tous ceux situés à l'ouest des montagnes rocheuses. C'est l'abord des vaisseaux qui viennent d'Angleterre, chargés de marchandises pour la traite avec les sauvages. On y voit en outre une goëlette et un autre vaisseau inférieur, occupés au commerce des côtes. C'est de là que se fait l'exportation des pelleteries pour l'Europe ; du bois, de la farine et du poisson, pour les îles de l'Océan. C'est encore là le dépôt des marchandises destinées aux autres postes de ces vastes contrées. C'est le rendez-vous des bourgeois, des employés et engagés de la compagnie, qui s'y rassemblent de tout côté pendant l'été. On y trouve toujours un grand nombre d'engagés, dont les uns sont occupés aux travaux de l'agriculture, d'autres à la forge, et un bon nombre à la coupe des bois et à des travaux de sciage sur un superbe moulin que la compagnie y a fait construire. On y voit un grand nombre de femmes et d'enfants exposés à toute espèce de séductions, et dont les sept huitièmes professent la religion catholique. C'est encore là que se rendent en été la brigade des *porteurs* du nord, et celle du sud, dont il sera fait mention plus bas.

Le sol y est d'une excellente qualité pour la culture. Environ 450 minots de blé ont été confiés à la terre en 1839, et ont donné une récolte abondante. Le blé y est coupé à la faux avec *javellier*, et une machine à battre se transporte d'une grange à l'autre aussitôt après la récolte,

afin de préserver le grain d'une prodigieuse quantité de souris qui ne laissent que la paille dans la gerbe. Les pois et les pommes de terre y viennent en abondance, et tout porte à croire que le commerce des produits du sol deviendra bientôt aussi lucratif pour la compagnie que celui des pelleteries.

Vancouver a été desservi, depuis 1838, soit par un seul missionnaire, soit par les deux ensemble, et leur temps y était entièrement consacré aux travaux du saint ministère. Deux catéchismes s'y faisaient tous les jours, l'un avant et l'autre après midi. Les missionnaires se servaient du jargon *Tchinouk*, en attendant que le temps et l'étude les rendissent capables de s'expliquer dans les diverses langues des tribus qui se rendaient à leurs instructions. Deux instructions étaient données le dimanche, où l'on expliquait les vérités dogmatiques et morales de la religion, outre le catéchisme ordinaire. On chantait à la messe le *Kyrie*, le *Gloria in excelsis* et le *Credo*. L'on chantait aussi des cantiques au lieu des antiennes des vêpres, les hommes et les femmes répétant alternativement les couplets.

Les missionnaires avaient eu l'espérance d'y voir bientôt une chapelle élevée au culte catholique ; mais jusqu'à présent cet espoir, faute d'ouvriers, n'a pu se réaliser. Cependant, d'après l'aide que promet Mr. le commandant du fort, on se propose de mettre bientôt la main à l'œuvre, et Dieu donnera sans doute les moyens d'achever la maison que l'on destine à son culte. Le manque d'un édifice religieux, joint aux tra-

casseries suscitées par des ministres anglicans et méthodistes, sont des moyens dont Dieu se sert pour éprouver la constance de ses apôtres de la Colombie. On sait quel est l'esprit qui anime ces colporteurs de bibles, dans leurs relations avec les missionnaires catholiques. Mais la providence divine qui dispose tout avec douceur, saura toujours amener ceux qu'elle a prédestinés. Le bien se fera parce que Dieu le veut, et déjà depuis l'arrivée des missionnaires catholiques, une amélioration très sensible se fait remarquer dans les mœurs des sauvages et des canadiens des différens postes de la Colombie; les vices disparaissent, et Dieu permettra que les vertus de ses ministres, leur constance inébranlable, leur zèle, leur charité bienfaisante triomphent tôt ou tard des entraves que l'esprit d'erreur suscite à leur sainte mission.

Brigade des porteurs. On appelle de ce nom certain nombre d'engagés employés par la compagnie à transporter dans l'intérieur du pays les marchandises destinées aux sauvages, en échange de leurs pelleteries, et à transporter de l'intérieur dans les différens dépôts les pelleteries et autres marchandises destinées à l'exportation. Ces transports ne se faisaient autrefois qu'avec des peines et des fatigues infinies, chaque engagé portant sur son dos des ballots pesans, sous le poids desquels il avait à traverser d'immenses étendues de pays, et à franchir des collines et des montagnes, des ravins, des obstacles sans nombre. Quoiqu'on se serve maintenant de chevaux et de berges pour ces transports, les engagés qu'on y emploie ont conservé le nom de porteurs, et on

en connaît deux classes : la brigade du nord, et celle du sud.

La brigade des *porteurs* du nord arriva à Vancouver le 6 juin 1839, conduisant neuf berges chargées de pelleteries, et devant retourner dans l'intérieur chargées de marchandises. Elle venait des différens postes du nord, situé sur la rivière *Fraser*, affluente de la rivière *Thompson*. Le nombre des porteurs était de cinquante-sept hommes, et l'on en avait laissé un bon nombre à la garde des postes. Ils sont mariés pour la plupart à la façon du pays, et ont leurs familles départies dans les forts dont on vient de parler. Cette classe d'homme est fort débordée, et les missionnaires redoutaient beaucoup leur présence au milieu de la naissante chrétienté de Vancouver. Mais Dieu ne permit pas que leur conduite fut un sujet de chute pour ses nouveaux enfans, et la présence de Mr. Blanchet, dont le zèle mit tout en œuvre pour réveiller ces consciences endormies par une longue habitude du vice, contribua puissamment à les maintenir dans les bornes du devoir. Peut-être aussi que les ordres rigoureux de leurs chefs, MM. Ogden et Black, les obligèrent de se maintenir dans l'ordre. Tous ne se montrèrent pas indifférens aux pressantes exhortations du ministre de Dieu. Il se fit des confessions, et la parole divine produira des fruits en son temps.

La brigade des *porteurs* du sud arriva à Vancouver le 15 juin, et y séjourna pendant trois semaines. Ces porteurs ont à traverser l'immense étendue de pays qui se trouve entre la

Californie et la rivière Colombie ; à traverser des défilés très dangereux par le voisinage de nations féroces entre les mains desquelles ils sont en danger de tomber. Ces nations ont conservé contre les blancs une haine implacable, depuis qu'un des leurs fut assassiné, dit-on, par une brigade de porteurs. Il n'est pas rare que quelqu'un d'entre ceux-ci perde la vie par les embuscades de ces barbares, qui lancent des flèches avec une force telle qu'ils tuent un cheval en le perçant d'outre en outre. Cette brigade est un assemblage hideux de personnes des deux sexes, denuées de principes et de morale. Malgré ces dehors révoltans, Mr. Blanchet se hâta de leur porter des secours spirituels, avec un zèle proportionné à l'état déplorable de leurs âmes. Les jours et les nuits furent employés à fléchir ces cœurs endurcis, et à leur rappeler les vérités qu'ils avaient mises en oubli. Dieu soutient ses serviteurs dans les travaux entrepris pour sa gloire ; et sa grâce vivifiante vient donner tôt ou tard l'accroissement aux plantes arrosées par les secours de la charité. C'est ainsi qu'après quinze jours de travaux incessans, Mr. Blanchet eut le bonheur de baptiser quarante personnes, tant enfans qu'adultes, de célébrer treize mariages, d'entendre un grand nombre de confessions, et de faire renvoyer aux hommes les femmes qui ne leur appartenaient pas par un mariage légitime.

Colville. L'empressement que les sauvages de Colville avaient témoigné à profiter des instructions des missionnaires, lorsqu'ils reçurent leur visite en 1838, était un motif plus que suffisant de leur faire une seconde visite, afin de seconder la

grâce divine en faveur de ces pauvres âmes si avides du royaume de Dieu. Il était connu d'ailleurs que des ministres protestans méditaient d'exploiter cette terre vierge au profit de leurs fausses doctrines. On avait promis en outre aux sauvages de retourner au milieu d'eux une autre année, et c'était un engagement auquel on ne pouvait manquer sans se déconsidérer à leurs yeux. M. Douglass offrait généreusement un passage sur la berge de M. Ogden, chef des porteurs du nord. Le voyage fut donc décidé ; et ce fut M. Demers, qui entreprit cette pénible excursion dans le nord de la Colombie, pendant que M. Blanchet devait visiter les postes du sud. Il fallait remonter la périlleuse Colombie jusqu'à Wallawalla, et faire ensuite à cheval un trajet de 120 à 130 lieues, à travers des prairies, des forêts, des rivières et mille obstacles que présentent ces contrées où la main de la civilisation n'a point préparé de voies faciles aux voyageurs. Laissons parler M. Demers.

“ Je partis de Vancouver le 22 juin, sur la berge de M. P. Ogden, chef des porteurs, qui mérite toute ma reconnaissance pour sa conduite généreuse et ses nobles procédés à mon égard pendant tout mon voyage. Un double objet nécessitait cette mission : des canadiens à marier, et des sauvages à instruire, outre un bon nombre d'enfans à baptiser. Nous arrivâmes à Wallawalla en huit jours de marche, et je dus bénir la providence de m'avoir préservé d'accidens, dans cette dangereuse partie de la rivière Colombie. M. Pambrun, commandant du poste, me reçut avec beaucoup de politesse, et me procura

quatre chevaux et un homme de la compagnie, pour faire le trajet de Wallawalla à Colville, et un guide que je ne devais trouver qu'après une journée et demie de marche. Après avoir fait les dispositions nécessaires pour la célébration de quelques mariages à mon retour, je me mis en marche pour Colville. Quand on travaille pour le ciel les misères de la terre sont peu sensibles. La chaleur du jour, l'humidité de la nuit sont des incidens qui ne comptent pas pour les voyageurs de la Colombie. Cependant le guide que m'avait promis M. Pambrun n'était pas de ces hommes qu'on décide au premier abord, et ce ne fut qu'avec des supplications pressantes et répétées qu'on put l'émouvoir. Sa paresse aurait dû m'inspirer peu de confiance, et me faire prévoir le tour qu'il devait me jouer plus tard. Enfin il se rend, monte à cheval, et nous sommes en route. Des prairies, des forêts, telle est l'uniforme variété offerte à la vue des voyageurs dans ces pays, où l'on rencontre peu de sites pittoresques. Quelques marais nous y font décrire des courbes dont nos chevaux ne s'accommodent guères. Après trois journées de marche et avant de commencer le quatrième, mon sauvage de guide me parut plus sombre et plus taciturne que la veille. Il devint boudeur et s'appuya quelques momens sur son fusil, dans l'attitude d'un homme qu'une pensée exclusive absorbe entièrement ; puis sans mot dire, il saute sur son cheval et disparaît, sans écouter mes cris ni mes reproches. Resté seul, avec un homme qui n'était pas plus avancé que moi dans la connaissance du pays, force me fut de me résigner et de continuer ma route, au risque de m'égarer tout-à-fait. Je suivis d'abord un sen-

tier qui me parut dans une direction convenable à mon but. Bientôt cependant je le quittai pour en suivre un autre, dans la pensée que j'étais dans le voisinage de la rivière *Spokan*. Je marchai ainsi tour à tour dans toutes les directions, et après avoir passé la journée entière du dimanche à caracoler dans les prairies, entièrement désorienté, je me trouvai le soir sur le bord d'un marais, à trois lieues du campement de la veille, et, j'y passai la nuit. Au lever de l'aurore, ma position me parut plus inquiétante. A la vérité je ne croyais pas que Dieu voulût m'ensevelir dans ces déserts, mais je m'y serais résigné volontiers, si le salut de tant d'âmes n'eût dû procurer plus de gloire au Seigneur que le sacrifice de ma pauvre existence. Le seul moyen de sortir d'un tel embarras était de retourner à Wallawalla ; mais était-il certain que nous pussions y parvenir sans perdre notre route ? Quoiqu'il pût arriver, j'engageai mon compagnon à retourner à ce poste, pour ramener un guide plus fidèle. Je lui confiai une lettre adressée à Mr. Pambrun, et je restai seul dans les prairies, n'ayant qu'un couteau et une petite hache pour me défendre des animaux sauvages qu'on y rencontre quelquefois. J'avoue que cette solitude me parut affreuse. Oh ! que n'étais-je un François-Xavier, pour souffrir en saint cette peine que Dieu m'envoyait, sans doute dans sa miséricorde, pour me faire souvenir de ma faiblesse et de mon incapacité ! Je la lui offris de bon cœur, et je fus soulagé. Je passai la semaine entière dans ces perplexités ; et ce ne fut que le samedi fort tard dans l'après-midi que je vis arriver mon fidèle compagnon, avec un guide qui cette fois fut constant. Je me jetai à genoux

pour remercier Dieu de ne m'avoir pas abandonné, et le jour suivant de grand matin nous étions en marche. La chaleur était suffocante, et cet inconvenient ne nous permettait pas de hâter notre marche au gré de mes désirs. Ce ne fut donc que le 17 juillet que nous arrivâmes à Colville, huit jours plus tard que je n'avais voulu, et vingt-cinq jours après mon départ de Vancouver. M. Archibald McDonald, commandant du poste, me reçut avec beaucoup de bienveillance et d'égard ; et mon arrivée causa une vive satisfaction aux canadiens. De leur côté, les sauvages se montrèrent empressés à me témoigner le plaisir qu'ils ressentaient de me revoir, et m'en donnèrent des démonstrations qui me firent juger que notre passage chez eux, l'année précédente, n'y avait pas été sans fruit.

“ Un homme vertueux, du nom de Brown, avait enseigné les prières chrétiennes aux sauvages, pendant notre absence. Ces pauvres sauvages se faisaient une joie inexprimable de me faire connaître leur progrès dans les prières ainsi que dans le catéchisme. On ne saurait dire le bonheur de ces hommes affamés du pain de la parole divine, quand ils avaient compris et retenu quelques-unes des vérités de notre sainte religion. Quel bien ne ferait pas un missionnaire résidant au milieu d'un peuple si parfaitement docile aux grâces du Seigneur ! Dieu daignera sans doute envoyer des ouvriers à cette vigne, qui n'attend qu'un peu de culture pour produire des fruits en abondance.

“ Quant aux canadiens, les femmes qu'ils ont prises deviennent un obstacle à leur retour à la vertu. Ce n'est qu'à Montréal que la compagnie rend la liberté à ses engagés ; et une condition de leur engagement est de ne se point marier ; parce que sans doute les intérêts de famille, en partageant leur sollicitude, ralentiraient leur dévouement aux intérêts de leurs maîtres, et les rendraient désireux de rompre leur engagement. Cependant ces hommes livrés à leurs penchans, éloignés de tout secours religieux, entraînés par l'exemple, se laissent bientôt gagner par les attraits du vice ; et oubliant les principes de la religion qu'ils ont appris dans leur enfance, ils adoptent des femmes, qu'ils entretiennent, comme si les liens sacrés du mariage autorisaient leur union. Il s'ensuit des embarras continuels pour les missionnaires, qui réussiraient facilement à légitimer ces alliances, si les conditions d'engagement n'y mettaient un obstacle presque insurmontable. A ces inconvéniens vient se joindre le voisinage de ministres protestans, dont la proximité ne peut que nuire au développement de cette naissante chrétienté. L'absence des missionnaires, nécessitée par la vaste étendue du pays qu'ils ont à parcourir ; la latitude laissée aux mœurs par ces ministres, et les préjugés inspirés par eux contre les *robes noires*, sont les expédiens de l'esprit d'erreur pour attirer dans l'hérésie ces peuplades ignorantes et incapables de former un jugement sur la solidité des principes qu'on leur prêche. *Ce ne sont pas les cérémonies*, leur dit-on, *qui sauvent*. Cette objection n'est dictée que par la plus insigne mauvaise foi. On sait que les cérémonies de l'église catholique font une heu-

reuse impression sur l'esprit des sauvages ; et que le culte protestant aride comme le principe dont il découle, ne saurait leur offrir cet appât ; de-là cette spirituelle saillie : *Ce ne sont pas les cérémonies qui sauvent.* On distribue des bibles avec profusion ; mais ce ridicule moyen de conversion pour les habitans des forêts ne fructifie pas au gré des ministres, surtout s'ils sont forcés d'établir une comparaison avec les missions catholiques. De-là ce moyen inique de paralyser les travaux des missionnaires, et de leur arracher le respect de leurs ouailles, dans la Colombie, dans les Indes, la nouvelle Zélande, dans les îles de l'océan pacifique, je veux dire la calomnie. Mais Dieu ne bénit pas de tels moyens, et le catholicisme s'élève partout en renversant ces machines dressées par la main des hommes pour saper ses fondemens. *Portæ inferi non prævalebunt.*"

Après avoir passé trente-cinq jours au milieu de ses chers néophytes, baptisé trente-six enfans, entendu un grand nombre de confessions, Mr. Demers donna des ordres pour une mission prochaine, et partit de Colville, le 22 août, pour passer par Okanagan et Wallawalla, de manière à être de retour à Vancouver vers la fin de septembre.

Okanagan. Le missionnaire arriva à ce poste en six jours de marche. Il s'exprime ainsi : " La chaleur du jour était étouffante, et il n'y avait point d'air. Le feu ayant passé dans les prairies, le sol ne présentait plus qu'une surface grillée et sans verdure. C'est à peine si l'on rencontrait çà et là quelques coins épargnés, où l'on trouvait

de l'herbe pour les chevaux. L'eau nous manquait souvent, et plus d'une fois nous fûmes réduits à étancher notre soif avec de l'eau à demi corrompue. Le poste d'Okanagan situé sur la rive droite de la rivière Colombie, est un sol insalubre, stérile, et dans un climat très dur. Cependant la population qu'on y trouve est avide de la parole de Dieu. J'eus le plaisir d'y rencontrer un chrétien zélé, du nom de Robillard, qui avait enseigné les prières aux sauvages. Ce secours inespéré m'exempta de bien des peines dans cette mission. Du reste, les sauvages n'y étaient pas en aussi grand nombre que je l'avais espéré. Après m'avoir attendu avec empressement, ils s'étaient dispersés, les uns pour la pêche au saumon, les autres pour la chasse dans les montagnes voisines; et cet incident doit-être attribué au malheur que j'eus de passer une semaine dans les prairies, avant d'arriver à Colville. Quoiqu'il en soit, je trouvai les plus consolantes dispositions en ceux qui étaient demeurés au fort. Ainsi qu'à Colville, je réussis à faire rejeter aux canadiens les femmes que la loi de l'évangile ne leur permettait pas de garder. J'y baptisai dix enfans de sauvages, et quatre de canadiens. Mais au milieu de mes chers sauvages, le cœur tout ravi de leur docilité, je devais rencontrer un sujet d'amer chagrin; et Dieu me le destinait pour me faire souvenir que je ne suis qu'un instrument imparfait de sa providence. J'eus la douleur de rencontrer à Okanagan un misérable chrétien, qui, après avoir été instruit à la Rivière-rouge, devint en ces lieux un sujet de scandale, par la dépravation de ses mœurs. Foulant aux pieds la loi de Dieu qu'il avait apprise et pratiquée pendant

quelque tems, ce misérable poussa le cynisme jusqu'à épouser trois femmes. Il travailla par ses discours à inspirer de la méfiance aux sauvages contre leur missionnaire, et même à ternir par la calomnie son caractère dont ils ont une si haute idée. Dieu me préparait cette épreuve, et je me souvins de ces paroles : *le serviteur n'est pas plus que le maître*. Avec l'aide de la grâce, ce nuage se dissipa bientôt ; la foi n'en devint que plus vive, et la croix de Jésus-Christ, plantée dans les champs incultes de la barbarie, attirera sous son ombre les populations éparses de la Colombie, et les civilisera. C'est le grain de sénévé qui doit produire un arbre où les oiseaux du ciel viendront se reposer.

“ Des ministres américains travaillent, à ce poste comme à Colville, à détacher les sauvages des missionnaires, pour les attirer à leur secte, en employant aussi la calomnie. Emprunter l'arme du vice, pour empêcher les peuples de s'attacher à une religion qui prescrit toutes les vertus, est un moyen peu sûr de faire des prosélytes. Aussi est-il remarquable que la présence de ces colporteurs de bibles parmi les sauvages a toujours produit un effet funeste sur leurs mœurs.”

Après avoir passé neuf jours dans ce poste, M. Demers traversa la rivière Colombie vis-à-vis du fort, et se rendit à Wallawalla le 11 septembre, en cinq jours de marche, ayant baptisé sur sa route neuf enfans, et fait séparer deux sauvages des femmes qu'ils entretenaient contre la loi de Dieu. Après une courte mission à ce dernier

poste, il en repartit, et arriva en bonne santé à Vancouver, le premier octobre, après une absence de trois mois et vingt-deux jours.

Nesqually. Ce fut Mr. Demers qui se chargea de porter la parole de Dieu pour la première fois au fort Nesqually. Parti de Vancouver le 15 avril, il arriva à sa mission le 21, accablé de fatigues, après une marche de six jours, contrariée par des pluies froides et continuelles. Il fut reçu par M. Kitson, commandant du poste, avec une extrême politesse, et en reçut un logement qui devait en même temps servir de chapelle. Nesqually est situé sur une rivière du même nom, qui se décharge dans la baie de Puget. C'est un quarré long d'environ quatre arpens de superficie, environné comme les autres forts d'une palissade de vingt pieds d'élévation, et flanqué de quatre bastions garnis d'armes à feu. Cette palissade est couronnée extérieurement par une espèce de galerie circulaire, tant pour servir à la défense du fort, que pour observer les démarches des sauvages et les tenir en respect. Dans cette enceinte sont réunis différens bâtimens, tels que la maison de *fumerie*, le magasin de *traite*, plusieurs autres constructions inférieures environnant une cour, la maison du commandant, une pour les étrangers, une autre pour les engagés, un hangard, un magasin, et un espace secret pour y déposer les objets que l'on veut dérober à la vue. Un bois et un coteau cachent à la vue du fort la baie de Puget, d'une demi-lieue de largeur, qui débouche dans la mer. Cette baie est le seul hâvre depuis la Californie dont l'entrée soit facile aux vaisseaux, n'ayant point de barre,

comme la rivière Colombie, où les bâtimens, contrariés par les vents, sont quelquefois retardés pendant des mois entiers. Cette baie deviendra par la suite le centre d'un commerce étendu avec les îles de l'océan et les ports de l'Amérique méridionale. Les sauvages s'y rendent de toutes les distances, et en très grand nombre, pour l'échange de leurs pelleteries, attirés d'ailleurs par la facilité de s'y procurer les aises de la vie. Leurs mœurs sont mauvaises, mais leur caractère humain et docile fait espérer que Dieu daignera bientôt les recevoir dans son église.

Mr. Demers, à son arrivée dans ce fort, y vit un grand nombre de ces sauvages, accourus de tout côté pour voir le *grand chef des Français*, et suivre ses instructions. Un incident imprévu faillit troubler la mission commencée sous d'aussi belles apparences. Le commandant de ce poste, par une prévoyance que la prudence exigeait, ne voulant pas permettre l'entrée du fort à cette multitude de sauvages à la fois, leur avait ordonné de se tenir en dehors des palissades. Dans la confusion qui s'ensuivit, un sauvage plus osé que les autres fut repoussé un peu rudement par Mr. Kitson, et il en résulta un soulèvement qui serait devenu funeste, si la présence du missionnaire n'eût apaisé tout-à-coup cette foule indomptée. C'est ainsi que la religion exerce son influence salutaire sur le cœur de l'homme, en réduisant à l'ordre des passions fougueuses qui ne sauraient obéir à d'autres maîtres. Qui n'admirerait ce prodige du sentiment religieux dans cette foule de sauvages encore sans aucune notion de la loi sainte qu'on vient leur annoncer de 1800 lieues !

Au moindre obstacle, son empressement se change en fureur, son effervescence est à son comble : cependant ces flots courroucés s'apaisent en présence d'un ministre de l'évangile, qui ne présente aux yeux qu'une humilité sainte, accompagnée d'une charité sans borne, et sans autre pouvoir que celui de souffrir et de mourir pour son Dieu.

Mr. Demers fut obligé de sortir du fort, pour instruire ce pauvre peuple, qui pendant tout le temps de la mission, témoigna la plus parfaite docilité à ses avis. La première messe y fut célébrée en présence du commandant et de plusieurs personnes du poste. Cependant les sauvages arrivaient en foule, et l'on en compta de 22 nations différentes. Les jours entiers de l'homme de Dieu étaient dévoués à ces chers néophytes. Célébrer les saints offices, enseigner les prières chrétiennes, administrer le baptême aux enfans, expliquer aux sauvages les vérités dogmatiques et morales de la religion, entendre les confessions des canadiens ; telles furent les occupations qui absorbèrent les jours et une partie des nuits du missionnaire, pendant les huit jours que dura cette mission.

La journée du 29 avril fut bien consolante pour le serviteur de Dieu, et dut le dédommager amplement des fatigues de ses longs et pénibles voyages. L'épouse du commandant du poste, Madame Kitson, après avoir suivi les instructions avec beaucoup d'attention, et pratiqué avec ferveur les exercices de piété que lui prescrivit le missionnaire, eut le bonheur d'être admise à

la lumière de la vraie foi, et de recevoir la grâce du baptême. Ce fut ce même jour que le missionnaire fixa pour son départ, et ce fut un jour de deuil pour les pauvres sauvages de Nesqually. Les hommes et les femmes se présentèrent en foule pour le supplier de demeurer au milieu d'eux, et lui témoigner la profonde tristesse que leur causait son départ trop prématuré. Ils lui promirent la plus entière docilité à ses avis, et lui dirent que si la pluralité des femmes était un mal aux yeux du grand maître, ils allaient sur-le-champ se conformer à sa volonté, en renvoyant celles qu'ils ne pouvaient garder sans se perdre. Profondément touché des admirables effets de la grâce de Dieu sur ces pauvres peuples, M. Demers les encouragea à la persévérance, et les consola du mieux qu'il put de son absence, en leur faisant entendre qu'il ne les quittait que pour obéir à Dieu qui l'appelait en d'autres endroits, où il avait encore des brebis à ramener au bercail ; mais qu'il reviendrait bientôt au milieu d'eux, pour les instruire et les préparer au baptême. Après avoir donné des ordres pour la bâtisse d'une chapelle, il leur dit la messe en dehors des palissades et se sépara d'eux, bénissant le Seigneur des succès qu'il avait accordés à son ministère auprès de ces bons sauvages.

Cette première mission fut suivie d'une autre par M. Blanchet, à la fin du mois d'août, pendant que Mr. Demers était à Colville. Il y avait des mariages à célébrer, et de nombreux néophytes à affermir dans la foi. Un certain Wilson, matelot, puis charpentier, et enfin ministre méthodiste, y construisait une maison pour sa secte, et sa pré-

sence en ces lieux nécessitait celle du missionnaire catholique, afin de préserver du poison de l'erreur des sauvages si bien disposés à embrasser la vérité. Pour donner une idée de ces sortes de voyages, nous citerons la relation que Mr. Blanchet a tracée de celui qu'il fit à Nesqually.

“ Je partis de Cowlitz, le 28 août, avec un serviteur de messe appelé Jaudoin et un sauvage pour guide, appelé *Petit-vieux*, à cause de sa taille et de son âge. Ce sauvage était catéchumène, et servait à la fois de guide, de cuisinier, de domestique, de charpentier et de menuisier, sans rien exiger pour son temps. Son honnêteté reconnue et sa fervente piété le rendaient précieux en de semblables circonstances. Un cheval portait le bagage, et trois autres servaient de monture à la petite caravane. La route à parcourir consistait en des prairies, dont l'étendue variait d'une demi-lieue jusqu'à trois lieues de largeur, sur une longueur immense. Ces prairies sont séparées par autant de forêts, et arrosées par un grand nombre de ruisseaux tributaires de la Colombie et de la rivière *Chékilis*. L'établissement de Cowlitz se déroba bientôt à nos yeux, et nous entrâmes dans un bois touffu. Une prairie fut traversée, puis une seconde, et une troisième ; et l'on arriva près d'une petite rivière guéable, appelée *rivière Quinze-sous*, dont les bords sont coupés à pic, et très dangereux à descendre. Nous la passâmes sans accident, et après avoir traversé deux autres prairies, séparées par autant de bois, nous entrâmes dans une sixième prairie, d'une étendue d'environ trois lieues, ornée de touffes d'arbres d'un aspect fort

agréable, et terminée par une colline en pente douce, couverte de hauts sapins. L'on apercevait de distance en distance quelques cabanes de sauvages, seuls et rares habitans de ces déserts. Cependant le jour était sur son déclin ; les chevaux étaient fatigués, et l'on avait la montagne à traverser. Risquera-t-on le passage ? ou serait-il plus prudent de camper ? Petit-vieux fut consulté, et sa réponse fut un signe de tête, qui voulait dire : avançons. Bientôt nous sommes sur le sommet de la colline, qui offre un coup d'œil ravissant. Nous entrons dans une forêt sombre ; nous nous trouvons sur le bord d'un précipice, formé par un petit ruisseau qui coupe la montagne à une profondeur de plus d'une centaine de pieds. Il nous fallut y descendre malgré le bois et l'épaisseur des broussailles, puis remonter l'autre bord avec la même peine. A peu de distance de là, nous eûmes à franchir, avec autant de fatigue, une cavée semblable, dont le fond est un bournier ; et l'on suivit un coteau jusqu'à une descente dans la septième prairie, qui n'est large que d'une demi-lieue. Nous la traversâmes au trot, et au-delà d'un petit bois, nous entrâmes dans la huitième prairie, arrosée encore par la rivière *Quinze-sous*, qui grossie par un grand nombre de ruisseaux, et après mille détours, coule dans un lit plus large et plus profond. Quittant cette rivière à gauche, nous en trouvâmes une autre qui n'est qu'une branche de la rivière *Quinze-sous*, et toutes deux forment la rivière *Chékilis* qui se décharge dans l'océan, au nord de la Colombie. Au rapport des voyageurs, cette rivière est navigable, même pour de gros vaisseaux. Le sol qu'elle arrose est fertile, et l'on

peut prévoir un temps peu éloigné, où elle servira de débouché pour l'exportation des produits de cette belle et riche contrée aux îles de l'océan pacifique. Cependant le soleil étant couché, et nos chevaux rendus, j'acceptai l'invitation que me firent plusieurs familles sauvages de l'endroit de passer la nuit au milieu d'elles. Les chevaux sont mis à l'herbe, et je me vois entouré de sauvages avides de voir et d'entendre le *grand chef des Français*. Les enfans n'ont point de vêtemens ; les hommes et les femmes sont guères mieux couverts. Les femmes n'ont pour habit qu'un jupon grossier fait d'écorce de cèdre, en forme de frange, descendant jusqu'aux genoux, et une couverture sur les épaules. Les hommes sont enveloppés d'une couverture attachée par les deux coins sur l'épaule droite avec une épingle de bois.

“ Ces pauvres sauvages se montrèrent très avides d'entendre parler du *grand maître*. Petit-vieux servit d'interprète, et traduisit en leur langue le jargon *Tchinouk* dont je me servais pour les instruire. Je leur expliquai la création du monde, la chute du premier homme, la promesse d'un Sauveur, sa naissance et sa mort, l'amour de Jésus-Christ pour le genre humain. Tout cela expliqué avec l'aide d'images et d'un tableau historico-chronologique tracé sur le papier, et propre à frapper la vue des sauvages, parut exciter vivement leur attention. Je leur parlai du jugement général, et leur donnai une idée des sept médecines (sacremens), instituées pour guérir les maux de l'homme, et plus particulièrement du baptême, pour laver la tache spirituelle qui nous vient de notre premier père.

Je leur parlai des douze apôtres envoyés pour instruire les hommes, et enfin de deux autres pour instruire les sauvages de la Colombie, et leur enseigner les moyens d'éviter le grand feu. Qui pourrait dire l'attention et l'étonnement de ces pauvres enfans de la nature ? Ils répondaient avec une naïveté touchante, " Qu'ils étaient
" contens de voir le prêtre, d'entendre parler du
" grand maître ; qu'ils savaient bien maintenant
" qu'ils étaient dignes de pitié ; mais aussi que
" personne ne leur avait jamais parlé de ces
" choses ; qu'ils tâcheraient de les retenir, pour
" obtenir miséricorde du grand maître.

" Ces instructions se prolongèrent fort avant dans la nuit, et il fallut songer au repos. Après la prière du soir et le chapelet, Petit-vieux et Jaudoin s'enveloppèrent dans leurs couvertes auprès du feu, et je m'abritai sous un prélat tendu sur des perches en forme d'appentis. Mais alors commencèrent les hurlemens d'une multitude de chiens avides, qui rôdent autour des étrangers, pour leur dérober de quoi satisfaire leur faim. La crainte de ces animaux et leur bruit nous permirent guère de sommeiller.

" Le jour suivant commença plus sombre que la veille. Un orage semblait se former au midi ; le tonnerre grondait et menaçait d'interrompre notre marche ; la pluie tombait à verse. Cependant comme il n'y avait pas de temps à perdre, les chevaux sont sellés, et nous nous préparons à partir. Les sauvages vinrent offrir leurs vœux bien sincères au *grand chef des Français* pour le succès de son voyage, et nous virent par-

tir à regret. Quelques instans après, le temps étant plus beau, nous nous mîmes en route, et nous arrivâmes à onze heures à la treizième prairie, où l'on fit une pause. Nous avions passé auprès d'un lac d'une assez grande étendue, et traversé plusieurs ruisseaux. Un de nos chevaux était si fatigué qu'il refusait de marcher. Après un repos d'une heure et demie, nous traversâmes la treizième prairie, pour arriver à la prairie des *buttes*, qui est la quatorzième. Ce nom lui vient d'une immense quantité de buttes, dont la base est plus ou moins étendue, sur une hauteur de six à huit pieds au-dessus du sol. Des géologues donneraient à ces phénomènes une origine plus ou moins vraisemblable : peut-être les considéreraient-ils comme le résultat probable d'éruptions volcaniques ; mais les sauvages n'en disent rien. Petit-vieux raconte qu'un homme avide de trésors y fit des recherches, sans rencontrer autre chose qu'une terre pierreuse, où il ne trouva aucune trace de main d'homme. A l'extrémité ouest de cette prairie, on trouve un lac que l'on cotoie pendant quelque temps pour arriver à la quinzième prairie, après avoir franchi des hauteurs et des cavées profondes. Celle-ci, ainsi que les autres jusqu'à la dix-huitième, n'offre rien de plus remarquable que celles dont je viens de parler. Les ayant traversées, nous arrivâmes au bord de la rivière Nesqually, coupée à pic à une profondeur d'environ cent-cinquante pieds. Je m'étais flatté d'arriver au fort avant la fin du jour, mais ce n'était qu'une vaine espérance. Il fallut tenter la descente de cette dangereuse côte ainsi que le passage de la rivière. On prit donc une attention particulière à

rajuster sur le dos des chevaux les effets qu'ils portaient, et on les poussa dans cette déclivité où l'on ne descend qu'en zig-zag, par saut et par bond, au risque de se rompre les membres. La rivière, qui est bordée d'énormes cèdres, peut avoir un arpent de largeur, et roule ses eaux blanchâtres sur un lit de sable. Elle prend sa source dans les flancs des montagnes, et le mont Rainier éternellement couvert de neige alimente son cours. Nous la traversâmes en allant de biais contre le courant. Il était nuit, et nous avions à remonter la côte opposée, aussi escarpée que la première. Le cheval chargé du plus pesant fardeau ne put parvenir au sommet qu'avec des efforts inouis, et manqua plusieurs fois entraîner dans le précipice et le bagage qu'il portait et les hommes qui l'aidaient à se soutenir. Cependant une distance de trois lieues nous séparait du fort, et l'obscurité de la nuit rendait ce trajet impossible. Aussi, après avoir fait une lieue avec des peines infinies, l'on fut obligé de camper dans un endroit que le feu avait noirci et grillé, et où l'on ne put trouver d'eau. Petit-vieux conduisit les chevaux dans des places qu'il conjecturait avoir été épargnées par le feu, procura du bois avec difficulté, et alla quérir de l'eau à une source qu'il connaissait exister dans la côte de la rivière Nesqually, et qu'un sauvage seul pouvait trouver au milieu d'aussi épaisses ténèbres. Deux fois il perdit pied et roula au bas du précipice, sans en recevoir aucun mal.

“ Cependant on savait au fort que le missionnaire arrivait, et de grand matin l'on nous attendait. M. Kitson me reçut à la porte avec une poli-

tesse qui révèle en lui l'homme réfléchi, que n'aveugle aucun préjugé. Il me procura les soulagemens que les fatigues d'un tel voyage pouvaient réclamer, et me mit en possession d'une petite maison pour l'usage de la mission. Quelques engagés canadiens et plusieurs chefs sauvages vinrent me visiter, et le reste du jour fut employé à la visite du fort.

“ Une terre spacieuse avait été allouée à un certain Wilson, ministre méthodiste, pour y élever une maison à l'usage de sa secte. La compagnie voulut bien en allouer une pour l'usage des missionnaires catholiques. Cet avantage d'ailleurs nous est libéralement accordé dans tous les postes où nous établissons des missions. Des fermiers y sont placés à gage, et le produit de ces terres est destiné à des fins pieuses, et surtout à l'entretien des veuves et des orphelins exposés dans ces pays à toutes les horreurs de la misère, et à toute espèce de séductions.

“ Les exercices de la mission furent distribués comme suit : après le souper des engagés canadiens, on faisait la prière en commun, suivie du chant de quelques cantiques, d'une exhortation et de la confession pour les hommes. A cinq heures du matin, je célébrais la sainte messé, en présence du commandant, de sa dame et des engagés. Elle était suivie d'une instruction, avant le départ de ceux-ci pour l'ouvrage. Le déjeuner était suivi de la récitation des prières pour les femmes et les enfans des canadiens. Parmi ces femmes, les unes parlaient la langue des *Têtes plates*, les autres le *Nesqually*, et d'autres

le *Tchinouk*. Mde. Kitson, baptisée dans la mission précédente par Mr. Demers, s'exprime avec facilité dans ces diverses langues, ainsi que dans l'anglais et le français. Cette dame, dont le père, M. T. McDonald, est catholique, et réside au Canada, et dont la mère est de la tribu des *Têtes plates*, douée d'une intelligence remarquable, d'une foi vive et d'une piété éclairée, servait d'interprète avec une patience admirable. Par sa vertu et ses exemples elle servira puissamment la religion dans ce poste, pendant l'absence des missionnaires. Elle jouit d'une grande influence sur l'esprit des sauvagesses, et déjà elle a réussi à faire quitter à celles de Nesqually le jupon d'écorce de cèdre, pour le remplacer par un autre de peau passée.

“ Le catéchisme se faisait dans ma petite maison, et bientôt j'eus le plaisir de voir mes bons néophytes répondre fermement à une série de questions sur la création du monde, le péché originel, la chute des anges et d'Adam, la naissance d'un Sauveur, sa mort, &c. Je me servais avec beaucoup d'avantage de l'échelle chronologique dont j'ai parlé plus haut, et sur laquelle on a tracé des marques désignant les siècles, et des contremarques désignant les principaux événemens du monde, correspondans à leur siècle. Cette échelle, en favorisant la mémoire de ces pauvres gens, y gravait plus facilement les vérités de la religion.

“ L'après-midi était consacré à l'instruction des sauvages. Le nombre en fut d'abord peu considérable, parce que c'était le temps où ils

s'absentent pour faire leurs provisions de fruits, qu'ils font sécher pour s'en servir dans leurs festins de solennité. Ces sauvages, au reste, vivent dans l'abondance. Des fruits, du poisson, des coquillages de toutes les sortes, leur procurent à peu de frais une certaine aisance. Ils recueillent aussi des pommes de terre en assez grande abondance. Cependant le bruit de l'arrivée du *prêtre* se répandit bientôt au loin. Les sauvages accouraient de tous les côtés en grand nombre, et il en arriva jusqu'au jour de mon départ. J'eus occasion de remarquer leurs coutumes, dont quelques-unes sont assez bizarres : en voici un trait. Pour honorer une personne de distinction, ils se rangeront en file, pour lui présenter la main les uns après les autres, depuis le premier jusqu'au dernier. C'est ainsi que j'eus à subir une semblable cérémonie de la part d'environ cinquante personnes, toutes en grande toilette, ornées de plumes de toutes les couleurs, les oreilles et le nez garnis de riche aïqua, * le visage marqueté de rouge en diverses manières, les yeux cernés de différentes couleurs, les joues bariolées de toutes les façons. Les femmes mêmes observent cet usage. Elles portent leurs enfans sur leur dos, et se hâtent de prendre la main de ces petits, aussitôt qu'elles ont touché celle du *chef*, dans la conviction qu'elles leur transmettent une certaine bénédiction. La plus grande partie des chefs de cette contrée s'habille à la française, et je n'ai pas manqué d'encourager cette heureuse innovation,

* Coquillage dont ils se servent au lieu de monnaie.

en donnant des louanges à ceux des deux sexes qui en ont donné l'exemple.

“ Dans ces instructions de l'après-midi, je m'efforçais de graver dans l'esprit des sauvages les vérités de notre sainte religion. Avec l'aide de mon échelle historique, et l'interprétation de Mde. Kitson, les commandemens de Dieu étaient expliqués, les vices fortement blâmés, et des exemples de châtimens tirés des saintes écritures étaient cités. *Il ne nous aime donc pas, notre père qui est au ciel*, disait un jour un sauvage, *puisqu'il veut nous faire brûler*. Cette observation me donna lieu de prouver l'amour de Dieu pour les hommes, par l'énumération des bienfaits dont il ne cesse de combler le genre humain ; et j'en conclus que la damnation n'est que le résultat des actions libres des hommes qui manquent volontairement aux devoirs que Dieu leur impose.

“ Des ministres protestans n'épargnent rien pour semer l'ivraie dans le champ du père de famille. Ils ont fabriqué une imitation de notre échelle historique, et n'ont pas hésité d'y faire une marque, au seizième siècle, pour désigner la naissance de leur religion. J'en pris occasion de faire compter aux sauvages les quinze siècles antérieurs à cette époque d'erreur où des hommes vicieux avaient osé attaquer l'admirable ouvrage de Jésus-Christ, pour y substituer les conceptions de leurs cœurs corrompus et de leur orgueil ; et je leur fis voir l'énorme distance qui sépare cette religion de fabrication moderne, de la religion catholique toujours immuable depuis plus de dix-huit siècles que son divin auteur l'a révélée

à la terre. M. Kitson, qui jouit dans ces lieux d'une estime sans borne et bien méritée, voulut bien se charger un jour de distribuer un certain nombre d'échelles historiques aux principaux d'entre les sauvages. Ces faibles dons leur causèrent un plaisir très sensible. Qu'il faisait beau voir ces pauvres habitans des bois rivaliser de zèle à qui aurait plutôt l'intelligence de ces échelles ! C'était une délicieuse satisfaction pour chacun d'eux de comprendre le commencement des choses créées, et où en est le monde actuellement ; le point où Adam mourut ; celui du déluge ; celui où Dieu donna ses dix commandemens ; où Jésus-Christ s'incarna, mourut et s'éleva au ciel. “ Tiens, mon père, me disait “ alors un sauvage, fais ici une marque à l'année “ 1838, où le grand maître t'envoya dans la Co- “ lombie pour instruire les pauvres sauvages.”

“ La maison qui m'avait été allouée se trouvant trop petite pour contenir la foule pendant le saint sacrifice de la messe, on m'eut bientôt improvisé un reposoir de nattes de jonc, où la messe fut célébrée le lendemain, qui était un dimanche. Les canadiens chantèrent leurs cantiques, et les sauvages les leurs en jargon Tchinouk. Les grands chefs étaient à genoux sur leurs nattes en face de l'autel, et les hommes et les femmes étaient en côté, formant les extrémités d'un demi-cercle. Je leur fis une instruction sur la messe, les ornemens et les cérémonies. Comme extasiés de ce qu'ils avaient vu et entendu, ils demeurèrent long-temps à leur place, ne pouvant se lasser de considérer ces lieux où s'étaient passées de si belles choses. Après les

vêpres, je baptisai publiquement deux enfans, et je donnai encore une instruction sur le baptême et ses cérémonies. Le mercredi suivant, j'en baptisai deux autres, et j'en pris occasion de désabuser les sauvages du préjugé qu'ils ont, que le baptême pourrait causer la mort à leurs enfans. Mde. Kitson servait toujours d'interprète avec une intelligence digne d'admiration. Un jour qu'elle parlait plus long-temps qu'il ne fallait, pour répéter aux sauvages ce que je venais de prononcer, en leur expliquant l'échelle historique, je lui en demandai la cause. Elle répondit qu'elle venait de leur expliquer que ce n'était pas sans dessein qu'on avait compté, avant la venue de Jésus-Christ, et que l'on comptait, depuis son Ascension, les siècles avec tant de soin : c'est que depuis la promesse que Dieu en avait faite, le monde attendait avec hâte la naissance du Sauveur ; et que depuis son Ascension, on s'attend qu'il reviendra encore une fois sur la terre.

“ Quelquefois sur le soir je parcourais les cabanes des sauvages, pour leur rappeler les instructions du jour et les leur faire répéter. D'autres fois, du haut de la galerie qui couronne le fort, je contemplais ce grand nombre de feux qui brillent au commencement de la nuit, dans le bois qui sépare le fort de la baie de Puget, et j'entendais le chant des cantiques, que les sauvages répétaient, pour se les graver dans la mémoire ; ou bien c'était la voix élevée d'un chef, qui rappelait à sa tribu les vérités qu'ils avaient entendues dans la journée, et ce qu'il fallait faire pour éviter le grand feu, et gagner le ciel.”

A la fin de sa mission, Mr. Blanchet fit une distribution d'images et de croix de différens prix, suivant la qualité des personnes. L'allégresse régnait dans tout le village ; mais elle se changea bientôt en deuil, par l'annonce du départ du missionnaire. Les canadiens et les sauvages vinrent le supplier de demeurer au milieu d'eux, au moins jusqu'à la semaine suivante ; mais cette demande ne put leur être accordée, et Mr. Blanchet partit de Nesqually le 12 septembre après-midi, ayant encore passé une partie de ce jour à leur parler du royaume de Dieu. Il fallut faire de tristes adieux à ces pauvres sauvages sensiblement affligés d'une telle séparation, et donner la main à une file de personnes, au nombre d'environ trois cents : cérémonie qui dura une demi-heure. Mr. Kitson alla reconduire Mr. Blanchet jusqu'à la côte de la rivière Nesqually, et celui-ci arriva à Cowlitz le 14 septembre, en deux jours de marche, ayant employé trois jours à cultiver cette nouvelle vigne du Seigneur.

Cowlitz. Ce poste avait été visité une première fois par Mr. Blanchet, en 1838. Un terrain avait été acquis pour la mission, et un fermier chargé de le mettre en valeur. Après avoir baptisé quelques enfans, et tout disposé pour une mission prochaine, Mr. Blanchet en était parti, n'y ayant séjourné que peu de temps, parce que de plus pressantes affaires réclamaient sa présence à Vancouver.

L'établissement de Cowlitz n'existe que depuis peu d'années. Le fort est situé sur une rivière de ce nom, dans une prairie de deux lieues de lon-

gueur sur soixante arpens de largeur, bornée par des forêts et par la rivière. Le sol y est très fertile, et la compagnie y entretient un grand nombre d'engagés, qu'elle occupe à des travaux d'agriculture. On y rencontre aussi d'anciens engagés auxquels elle a rendu la liberté, après de longs services. On peut s'y procurer tous les instrumens de culture, et les chevaux y sont à bon marché par l'abondance des paturages qui les nourrissent l'hiver comme l'été. La compagnie devait ensementer, au printemps dernier, 300 arpens de terre labourés pendant l'hiver. Avant l'arrivée de Mr. Blanchet à Cowlitz, on avait répandu des bruits inquiétans sur les dispositions qu'avaient manifestées les habitans de ce poste, pendant l'absence du missionnaire. Mais rendu parmi eux il fut agréablement surpris de les retrouver aussi fermes dans la foi qu'il les avait laissés quelques mois auparavant. Les hommes n'avaient point repris les femmes dont ils s'étaient séparés, et celles-ci se rendirent assidues aux instructions avec leurs enfans. Après avoir consacré la plus grande partie du jour à l'instruction des femmes, des filles et des enfans, le missionnaire réunissait dans la soirée les engagés de la compagnie, pour la prière, la lecture de piété, le chapelet, le chant des cantiques, l'instruction, la confession ; et ces occupations se prolongeaient fort avant dans la nuit.

Les sauvages en grand nombre se rendirent aux instructions du missionnaire ; mais tous ne persévérèrent pas. Une religion qui ne prêche qu'abnégation et sacrifice, ne touche pas toujours au premier abord les cœurs endurcis de ces peu-

ples barbares et charnels. Il faut espérer que Dieu dans sa miséricorde se réserve un temps peu éloigné, pour ramener au bercail ces brebis égarées. Ces sauvages d'ailleurs sont méchants. Leur caractère est dénué de franchise ; ils sont adonnés à la colère ; plus d'une fois la terre de Cowlitz a été teinte de sang humain, soit dans leurs orgies et leurs querelles, soit par l'assassinat au milieu des ténèbres de la nuit. On ne s'en étonne pas, quand on réfléchit que la vengeance est comptée au nombre de leurs vertus morales, et que leur état de société ne présente aucune loi répressive de ces excès. Tout porte à croire cependant que la lumière de l'évangile dissipera tôt ou tard ces sombres nuages de l'infidélité et de la barbarie.

Au reste tous ne sont pas éloignés du royaume de Dieu, et le missionnaire eut la consolation de baptiser douze enfans dont les parens semblaient disposés à suivre la croix de Jésus-Christ. Il reçut aussi les députations d'un grand nombre de tribus éparses sur cette terre lointaine, et leur baptisa huit enfans. Douze sauvages, représentant une tribu d'au-delà de la baie St. George,* vinrent aussi présenter leur respect au *grand chef des français*. Ils avaient les pieds et les jambes déchirés pour avoir parcouru un espace de trente lieues à travers les bois après en avoir fait vingt dans leurs canots.

* La baie St. George est beaucoup plus au nord que celle de Puget auprès de laquelle est situé le fort Nesqually.

La rivière de Cowlitz est excessivement tortueuse. Son cours est rempli de troncs d'arbres, qui en rendent la navigation difficile et souvent dangereuse, même pour de petites embarcations. On y rencontre de nombreux rapides, très pénibles à remonter ; et ses bords escarpés offrent un aspect sombre et sauvage. Le mont Rainier, qu'on aperçoit au nord-est, présente sa cime couverte de neige, au-dessus d'une rangée de montagnes qui lui servent de base.

La seconde mission de Cowlitz fut faite par Mr. Demers, qui y passa l'hiver de 1840. De retour d'une mission faite à Colville, dans le haut de la Colombie, Mr. Demers partit pour celle de Cowlitz, le même jour que Mr. Blanchet partait lui-même pour une mission à Wallamette où il devait aussi passer l'hiver. En se séparant, les deux apôtres de la Colombie ne purent se défendre d'un pénible sentiment de chagrin, dont notre faible nature ne saurait être exempte, en de telles circonstances. Il fallait se laisser pour ne plus se revoir qu'après quatre mois au moins ; renoncer à toutes les aisances de la vie, aux jouissances de la société, s'ensevelir tout vivans au milieu de ces nations sauvages ; renoncer à toute espèce de bonheur, et consumer sa vie dans ce champ aride et qui n'offre aucune consolation humaine. Mais le Seigneur ne rendra-t-il pas au centuple les joies auxquelles on aura renoncé pour lui sur cette terre de misère ? Pleins de courage, et guidés par le zèle des âmes, ils se séparent, et Mr. Demers arrive à Cowlitz le 13 octobre. Il était attendu avec beaucoup d'empressement par les canadiens, qui allèrent à sa

rencontre, pour le saluer et porter ses malles à son habitation. Suivi de tout ce peuple, il se rendit au pied d'une croix plantée à peu de distance, pour remercier Dieu de l'avoir préservé de tout accident pendant son pénible voyage. Le jour suivant fut remarquable par la bénédiction d'une cloche d'environ soixante livres, que le missionnaire avait fait transporter en ce lieu. Il se fit un honneur de sonner lui-même le premier *angelus* qui ait été entendu dans ces contrées.

Comme on a pu le remarquer plus haut, l'établissement de Cowlitz n'est composé que d'un petit nombre de cultivateurs canadiens, auxquels la compagnie a donné la liberté après de longs services, et des engagés de la ferme de cette même compagnie, dont le nombre varie suivant les saisons. L'on se prépare à y construire une chapelle, dont une partie servira de demeure au missionnaire. En attendant cela, qu'on se figure une construction grossière de trente pieds de longueur, sur vingt pieds de largeur, couverte d'écorce, faite de troncs d'arbres ronds et bruts, encochés et croisés par les bouts, pour former les angles, n'ayant qu'un pavé de pièces équarries à la hache et rapprochées de même, sans plafond ; telle a été la maison du missionnaire pendant l'hiver de 1840, et cette maison était aussi la chapelle. Mais l'humble vertu n'est-elle pas plus heureuse dans l'obscur réduit de la misère que le vice au milieu du faste et des jouissances de la richesse ? Oh ! que la pensée de Jésus naissant dans une étable, et mourant sur une croix devait apporter de consolations à l'homme de Dieu, qui n'a pas à la vérité le mérite de donner son sang

pour ses ouailles, mais bien celui de sacrifier son repos et ses aises pour sauver leurs âmes !

Trois jours de la semaine furent destinés à l'instruction des femmes et des enfans des canadiens ; les trois autres jours étaient consacrés à l'instruction des sauvages, et à l'étude de la langue, qui présente des difficultés presque insurmontables. La soirée était pour les jeunes gens, les engagés, et ceux qui ne pouvaient se rendre aux instructions du jour. Mr. Demers enseignait les prières, les réponses de la messe, le plainchant et la lecture. C'est ainsi qu'il eut la consolation d'entendre chanter à la messe de minuit le beau cantique des anges, *Gloria in excelsis*, et quelque temps après, le *Credo*. Les jeunes gens de cette mission, comme ceux qui ont été élevés à Vancouver, doivent à la charité et aux soins infatigables du Docteur McLaughlin d'avoir pu apprendre leur catéchisme, avant l'arrivée du missionnaire. Ce bienfait devra compter parmi tant d'autres, pour lesquels les canadiens lui doivent une reconnaissance éternelle.

L'expérience a appris aux missionnaires à ne pas trop compter sur les dispositions apparentes, et sur les premières démonstrations des sauvages en faveur de la religion. Les plus belles apparences ne sont souvent chez eux que le fruit de l'impression du moment, et disparaissent bientôt pour laisser un libre champ à leurs habitudes invétérées. C'est ainsi que les sauvages de Cowlitz ne réalisèrent pas même le peu d'espérance qu'ils avaient fait concevoir. Espérons que le zèle des missionnaires, et les prières ferventes

des associés de la propagation de la foi obtiendront de Dieu leur conversion, et les changeront en enfans de lumière. Parmi les obstacles qui s'opposent à leur conversion, il faut mettre en premier lieu la difficulté de la langue, qui est telle que les missionnaires ont souvent été dans la nécessité d'employer jusqu'à trois interprètes à la fois, et encore souvent leurs paroles ne parvenaient à l'intelligence des sauvages que par l'intermédiaire d'un quatrième truchement. Un autre obstacle à leur conversion est la polygamie. C'est une coutume chez eux de temps immémorial et profondément enracinée dans leurs mœurs. Il faut une grâce bien puissante pour décider un sauvage à renvoyer les femmes que la loi divine ne lui permet pas de garder. Sa raison ne lui découvre pas avec lucidité la nécessité d'une telle séparation ; et son cœur d'accord avec ses passions, n'osant consentir à rompre des liens formés depuis long-temps, y oppose mille objections, surtout sous le rapport de la famille dont le sort pourrait avoir à souffrir de l'éloignement des femmes illégitimes.

Un troisième obstacle vient de certains usages coupables auxquels ils tiennent beaucoup, parce que, disent-ils, ils les ont reçus de leurs ancêtres. Tel est entre autre ce qu'ils appellent *Tamanwas*, qui signifie *médecine*, et qui tient à leur manière de soigner les malades. Voici ce qu'en dit Mr. Demers :

“ Quelqu'un est-il malade ? on appelle l'homme de la médecine. On se garde bien de lui demander ce qu'il exige pour ses peines, ce serait

lui faire injure. Ce qu'il demande lui est accordé sans réplique, sinon l'on a tout à craindre de sa part, parce qu'il ne manquera pas de s'en venger en envoyant quelque malheur, quelque maladie, la mort même, *fût-on à la distance de cinquante lieues*. Un homme vient-il à mourir ? C'est un tel qui en est la cause, et malheur à celui sur qui tombe le soupçon : sa vie est dans le plus grand danger. Le moindre malheur qui puisse lui arriver sera la mort de ses chevaux, si on ne le tue pas lui-même ; et souvent il sera obligé de donner tout ce qu'il possède pour éviter une mort certaine."

Les jeux de hazard sont encore une source de désordres pour ces nations. Elles s'y livrent avec fureur ; et il s'ensuit des querelles et même des meurtres. Elles y ajoutent la superstition et l'idolatrie. Elles ont des morceaux de bois sur lesquels sont grossièrement représentées des figures humaines auxquelles elles attribuent une certaine vertu surnaturelle ; elles vont même jusqu'à leur adresser des prières.

Leur manière d'ensevelir les morts a quelque chose de révoltant. Si après que l'on a épuisé toutes les ressources de la médecine, et que l'on a fait bien des cris et du tapage, le malade vient à succomber ; il n'a pas plus tôt fermé les yeux qu'on les lui bande avec des colliers de grains de verre ou d'autre matière. On lui remplit ensuite les narines d'aïqua, puis on le revêt de ses meilleurs habits, que l'on recouvre d'une couverture. Alors on plante en terre quatre poteaux, après y avoir

pratiqué des trous, pour y fixer des traverses à une certaine hauteur. Le corps est déposé, la face en bas, la tête suivant le cours de la rivière, dans un canot que l'on place sur les traverses dont on vient de parler. L'on couvre le canot de nattes, et la sépulture est faite. Après ces cérémonies viennent les offrandes que l'on fait au défunt, et dont la valeur varie suivant la qualité de la personne. On placera à ses côtés son fusil, sa corne à poudre, son sac à plomb. Des objets de moindre prix sont suspendus à des perches fixées en terre autour du canot ; ce sera une gamelle de bois, une chaudière, une hache, des flèches, &c. Vient ensuite le tribut des pleurs, que les époux se doivent ainsi qu'à leurs enfans. Pendant un mois et souvent plus, ce sont des pleurs continuelles, jour et nuit, accompagnées de cris et de gémissemens qui se font entendre fort loin. Le canot vient-il à pourrir et à tomber à terre, on recueille les restes du cadavre que l'on enveloppe dans de nouvelles couvertes et que l'on dépose dans un nouveau canot.

Les missionnaires éprouvent beaucoup de peine à faire mettre un terme à ces usages ; et souvent ils n'ont pu donner la sépulture chrétienne aux enfans qu'ils avaient baptisés. Tels sont les principaux obstacles dont se sert l'esprit de ténèbres pour retenir ces peuples dans l'infidélité. On peut encore y ajouter les mauvais exemples des blancs qui vivent parmi eux. Des ministres du Seigneur consentent à s'expatrier, pour aller porter à ces pauvres sauvages la lumière de l'évangile, leur prêcher une religion qui crucifie les passions, une doctrine qui prescrit toutes les

vertus ; et ceux que l'on veut ainsi éclairer sont scandalisés par la conduite honteuse d'hommes qui ont appris ces mêmes vérités dès leur plus tendre enfance, et dont la vie n'est qu'une série de débordemens et d'infamie. La conversion de ces mauvais chrétiens est plus difficile que celle des sauvages, parce qu'ils ont connu la lumière et ne l'ont point suivie.

Les missionnaires se proposent de procurer des terres à ces sauvages et de quoi les ensemençer en pois et en pommes de terre, dans l'espérance qu'en les retirant de leur paresse naturelle, leurs mœurs en deviendront plus pures. Leur sort au reste ne peut que s'améliorer, si le travail peut un jour leur procurer les nécessités de la vie.

Wallamette. Wallamette n'est éloigné de Vancouver que d'environ vingt lieues, et est situé sur une rivière du même nom qui se décharge dans la Colombie. Nous avons déjà dit (*voir le rapport de l'année dernière, page 22*), que ce poste se trouve sur le terrain en contestation entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Le 6 mai, MM. Blanchet et Demers partirent de Vancouver où ils faisaient alors leur résidence, et arrivèrent à Wallamette en deux jours de marche. Mr. Demers se trouva alors tellement indisposé qu'il se vit dans la nécessité de retourner à Vancouver pour y suivre le régime que réclamait son état. Le but principal de cette mission était de confirmer les habitans de ces lieux dans les heureuses dispositions qu'ils avaient manifestées dans les précédentes. Les exercices au reste en furent les mêmes. Le temps était employé à

enseigner les prières et les vérités de la religion ; à baptiser les enfans et les catéchumènes ; à célébrer des mariages, à en réhabiliter d'autres, à préparer à la première communion, et à entendre les confessions.

M. Blanchet eut la douleur de rencontrer dans ce poste un canadien, qui, après avoir abandonné sa femme en Canada, en avait pris une autre à la Colombie. Ce cœur endurci ne témoigna aucun désir d'abandonner le vice pour revenir à la vertu. Dieu permet quelquefois, pour éprouver ses serviteurs, que leur zèle rencontre de tels obstacles, pour leur rappeler que c'est *lui qui donne l'accroissement*.

Wallamette possède encore deux ministres méthodistes, occupés à propager les doctrines de Wesley. Ces prédicans, après avoir fait parade d'une fraternité seulement apparente, se conduisirent ensuite d'une manière peu digne de la mission qu'ils prétendent remplir. Il s'ensuivit des chagrins pour le missionnaire et des difficultés à ramener ceux que l'erreur avait séduits. Chose incroyable, le livre obscène de Maria Monk avait été répandu parmi cette population ignorante, et lui avait inspiré contre les missionnaires une méfiance qui serait devenue funeste à la mission, si Dieu n'eût soufflé sur ce nuage pestilentiel. La réputation de cette calomniatrice déhontée fut connue, et les traits retombèrent sur ceux qui les avaient lancés. Un autre incident, bien que ridicule en lui-même, contribua cependant à augmenter les tribulations des pauvres missionnaires. Les sauvages qui les conduisaient de

Vancouver à Wallamette s'étant aperçus que le biscuit dont ils se servaient n'était que d'une espèce fort commune, en conçurent une idée très défavorable, et rapportèrent au fort que les prêtres n'étaient pas de grands chefs, puisqu'ils se nourrissaient comme des pauvres gens. Ceci joint à certains rapports répandus par la malveillance, tendait à confirmer la calomnie; et c'est ainsi qu'on en usait avec les missionnaires catholiques, au nom sans doute de la religion de charité que l'on prétendait enseigner. Ces trames se terminèrent toutefois par la honte de ceux qui les avaient mises en œuvre.

Mr. Blanchet, après avoir consacré trois jours à cette mission, retourna à Vancouver auprès de Mr. Demers dont la santé donnait encore des inquiétudes. Cependant la providence voulut que son rétablissement vint bientôt bannir leurs alarmes. Ce fut pendant cette mission que des caisses destinées aux missionnaires leur arrivèrent du Canada, par la voie de Londres; lesquelles contenaient des ornemens, des images, des crucifix, des chapelets, et enfin des livres, parmi lesquels s'en trouvaient un bon nombre qu'ils opposèrent avec succès à ceux que cherchent à répandre les ministres protestans.

Mr. Blanchet retourna à cette mission le 12 octobre, et y passa l'hiver de 1840. Une chapelle avait été commencée; mais elle était loin de pouvoir servir au culte divin. On mit sans tarder la main à l'œuvre; et bientôt on eut posé un plancher, un plafond, des divisions en cloisons de planches; de sorte qu'on put pratiquer dans

l'édifice un chœur, une nef, un autel, des bancs, puis un logement pour le missionnaire : c'était une rareté pour ces lieux. Après trois semaines passées dans un appartement sans plancher ni plafond, Mr. Blanchet se vit enfin dans une maison propre à garantir sa santé des injures du temps. L'autel fut posé à cinq pieds de la cloison, et un rideau descendant jusqu'à terre, dans l'alignement de l'autel, formait une sacristie. Les balustres furent posés à quinze pieds de la cloison. La chapelle est longue de soixante-dix pieds. Les planchers en sont blanchis ainsi que les cloisons. L'autel est décent et convenable, et le chœur est orné d'images. Cette maison est destinée à des religieuses qu'on espère y voir tôt ou tard, pour leur confier l'éducation des jeunes sauvagesses ; car le temps n'est pas éloigné où les habitans de ce fort pourront élever au culte divin un temple plus digne de la majesté du Seigneur.

La naissance temporelle du Fils de Dieu y fut célébrée avec une solennité dont les habitans de ces lieux conserveront long-temps le souvenir. Une cloche de quatre-vingt-quatre livres avait été bénite avec parrain et marraine, et fut la première qui fit entendre dans le district de Wallamette ce son si religieux et si expressif pour le vrai chrétien.

Des sauvages en grand nombre se rendirent aux offices du dimanche ; d'autres se montrèrent indifférens. Parmi ces derniers, un vieillard, après avoir assisté une fois au service divin, refusait opiniâtrement d'y retourner, et repoussait

avec aigreur les pressantes sollicitations de ses proches ; même il refusait d'écouter les instructions du missionnaire, que ses parens lui répétaient dans l'espérance de le faire sortir de sa léthargie. Il tomba dangereusement malade. L'éternité se présente à son imagination, et il frémit. Il demande le prêtre qui l'instruit et le baptise. *Je ne suis plus sauvage, s'écriait-il, je suis français, et je sens que mon cœur est léger. Le grand maître a retrouvé son enfant.* Il mourut dans les meilleurs sentimens.

Un jeune sauvage de quinze ans, malade de consomption, demanda le missionnaire qui lui expliqua les vérités chrétiennes. A la seconde visite, sa joie éclatta, il fut transporté à la douce pensée que le baptême allait l'inscrire au nombre des enfans de Dieu. *Merci, merci, mon père,* répétait-il souvent en entendant les paroles de consolation qui lui était adressées. Il reçut le baptême et mourut en prédestiné.

Des ministres protestans travaillent de leur côté à s'attirer des prosélytes. La doctrine déplorable qu'ils répandent ne saurait plus, au siècle où nous vivons, trouver d'excuse dans la faiblesse de l'esprit humain. Ils enseignent aux sauvages que *les enfans sont rois dans le ciel*, lors même qu'ils meurent sans être baptisés. C'est ainsi qu'en rejetant la nécessité du baptême ces ministres d'erreur ferment les portes du ciel aux infortunés qui mettent leur confiance en eux, et que leur extrême ignorance rend incapables d'aucun examen sur cette matière essentielle. Cette

damnable doctrine est enseignée publiquement ; et l'on ose y joindre celle-ci, qu'il est *impossible d'observer les commandemens de Dieu*. Ces principes d'erreur et de corruption sont prêchés par les ministres, et en leur absence par le premier venu : magister, fermier, forgeron, charpentier, matelot et autres. Tous s'attribuent la mission d'enseigner l'erreur au nom de Dieu, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre ; parmi les canadiens comme parmi les sauvages. Ces prédicateurs improvisés se trouvent dans toutes les réunions, dans toutes les assemblées, aux mariages, aux sépultures ; partout la foi des canadiens est attaquée, leurs ministres calomniés, leur culte exposé aux plus grossières railleries. Cependant la lumière de l'évangile dissipe ces ténèbres épaisses, comme le soleil fait fuir les ombres ; partout les disciples de Jésus-Christ se distinguent des disciples de Luther par les œuvres de la vraie foi, la pureté de leur conduite ; et le catholicisme prend des racines si profondes, que si le nombre des missionnaires était proportionné au besoin et à l'étendue du pays, l'on verrait bientôt ces faux prophètes abandonnés et disparaître.

Depuis leur arrivée sur le territoire de la Colombie jusqu'au 1 mars 1839, les missionnaires avaient fait :—

	Baptêmes.	Mariages.	Sépultures.
	182	48	7
Du 1 mars 1839 au			
1 mars 1840,	106	28	7
Total.	288	76	14

MISSION DU LAC ABBITIBBI.

EN 1839, cette mission, ainsi que celles de *Témiscaming* et autres lieux renfermés dans les limites du diocèse de Montréal, avait été faite par Mrs. Poiré et Moreau conjointement. Mais comme Mr. Poiré avait été chargé, cette année, de visiter, s'il y avait moyen, plusieurs postes situés au-delà du lac *Abbitibbi*, y compris celui de *Moose*, sur la baie James, il avait été arrêté qu'il se rendrait de Montréal avec Mr. Moreau, et son adjoint Mr. Bourassa, jusqu'à *Témiscaming* seulement, et que de là il irait seul faire les missions dépendantes du diocèse de Québec.

Voici la relation que Mr. Poiré fait de sa mission :

“ Le 26 mai, après nous être mis sous la protection de la Ste. Vierge, nous nous embarquâmes, Mrs. Moreau, Bourassa et moi, sur le canot dont nous nous étions servi l'an dernier, lequel, quoique réparé, était encore en bien mauvais ordre. Notre équipage était composé de six hommes, trois Iroquois et trois Algonquins, dont deux au service de la mission d'Abbitibbi, et les quatre autres au service de celle de *Témiscaming*. Dans notre route nous rencontrâmes les corps de deux canadiens qui s'étaient noyés, et que l'on descendait, pour les enterrer dans leur paroisse. Un bourgeois de cage, que je vis, me rapporta que plus de vingt-cinq canadiens, employés à couper

du bois le long de l'Ottawa, étaient malheureusement morts par accident, les uns s'étant noyés, les autres ayant été tués par la chute de plançons. Pour nous, nous fûmes assez heureux pour nous rendre à Témiscaming sans autre accident que celui d'avoir crevé notre canot à la *roche capitaine*, rapide le plus fort et le plus dangereux qu'il y ait de Montréal à Abbitibbi. Nous eûmes cependant beaucoup à souffrir de la pluie qui incommoda surtout nos hommes, et grâce à laquelle une partie de nos provisions de bouche fut endommagée.

“ Le 12 juin, à trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Témiscaming où mes deux compagnons de voyage se mirent à l'ouvrage dès leur arrivée. Une embarcation m'était nécessaire pour me rendre à Abbitibbi et à Moose, où j'espérais pouvoir me rendre. Je m'estimai heureux d'obtenir un canot de pêche qui ne servait qu'autour du fort. Il me fallait aussi deux hommes et un guide ; je ne pus me procurer que deux jeunes gens qui n'avaient point ou presque point voyagé ; et le guide qui me fut accordé ne pouvait me conduire qu'à Abbitibbi.

“ Le 15 juin, après avoir réparé le canot qui m'avait été alloué, je fis mes adieux à Mrs. Moreau et Bourassa qui devaient aller évangéliser au Grand-lac et au lac Latruite, et que par conséquent je ne devais plus revoir qu'à mon retour à Montréal, et m'embarquai pour Abbitibbi. Nous eûmes encore de la pluie pendant plusieurs jours, et un vent tellement violent et continu que nous fûmes forcés d'interrompre notre marche

pendant une journée et demie. Ce ne fut qu'au bout de sept jours, c'est-à-dire le 21 juin, que nous achevâmes de parcourir la distance de cinquante lieues qui sépare le lac Témiscaming de celui d'Abbitibbi, trajet que nous avions fait en quatre jours l'année précédente.

“ En arrivant à Abbitibbi, je voulais poursuivre immédiatement ma course jusqu'à Moose, pour y être rendu au temps où les sauvages ont coutume de s'y assembler. Mon guide ne pouvant m'y conduire, je fis tous les efforts imaginables pour m'en procurer un autre ; mais ce fut inutilement. Me trouvant dans l'impossibilité d'exécuter mon projet de me rendre jusqu'à la baie James, conformément aux instructions que j'avais reçues de mes supérieurs, force me fut de ne pas passer outre.

Peu de temps après j'appris bien certainement qu'un ministre méthodiste envoyé par une société biblique de Londres, s'était rendu à Moose pour y prêcher sa doctrine et faire des prosélytes parmi les employés de la compagnie. Cette nouvelle m'expliqua mon manque de succès dans les recherches que j'avais faites d'un guide qui me conduisît au même lieu, où l'on craignait probablement la présence d'un prêtre catholique. Quoique l'on me donnât l'assurance que ce ministre n'avait pas pour mission de travailler à endoctriner les sauvages, il n'en était pas moins vrai, qu'en passant à Abbitibbi, il avait rassemblé les sauvages de ce poste ; qu'il leur avait parlé par interprète et qu'il en avait été écouté, sans que toutefois, j'ai la satisfaction de pouvoir l'affirmer,

ses discours aient produit le moindre effet sur nos catéchumènes, ni même sur des sauvages infidèles qui ne connaissaient les prêtres catholiques que pour en avoir entendu parler.

“ L'automne dernier et ce printemps, nos sauvages, pendant leur séjour au poste, allaient le soir à la croix pour y faire leurs prières qu'ils récitaient en commun, aidés de Mlle. Betsey Flora Polson, fille du commis d'Abbitibbi, qui sait un peu lire et chanter quelques cantiques. La présence du ministre ne ralentit pas leur ardeur. Un jour qu'il leur demandait pourquoi ils allaient se mettre à genoux devant un morceau de bois, un d'eux lui fit cette réponse : “ Ce n'est pas ce “ bois que je prie, mais je prie celui qui a été “ cloué sur un bois croisé.” Ce ministre, après avoir séjourné quatre jours à Abbitibbi, en partit pour Moose où il sera peut-être plus heureux. Il y est soutenu, et on lui fournit tous les moyens humains de faire des prosélytes, en sus d'une chapelle qu'on lui bâtissait l'automne dernier. Pour nous, nous attendons de la divine providence les secours nécessaires pour élever à Abbitibbi une chapelle catholique dont le bois de charpente fut coupé l'année précédente, et qu'il ne nous a pas encore été possible de faire transporter sur la place qu'elle doit occuper.

Lorsque j'arrivai à Abbitibbi, je n'y trouvai, comme l'année précédente, que quelques femmes dont les maris étaient allés chercher à Moose les marchandises et les provisions nécessaires au poste. Les autres sauvages qui, sur la fausse nouvelle que je devais monter plus tôt, s'étaient

assemblés au poste à la fin de mai et m'y avaient attendu pendant quinze jours, s'étaient ensuite dispersés sur différens points du lac pour y trouver leur subsistance au moyen de la pêche. Lorsqu'ils apprirent mon arrivée, plusieurs se rendirent au fort, mais d'abord en petit nombre, parce que l'eau du lac étant extrêmement haute, on n'y prenait point de poisson, et qu'ils auraient beaucoup souffert de la faim une fois rendus au fort. Ce ne fut qu'une dizaine de jours après mon arrivée que l'eau ayant baissé un peu, ils vinrent me trouver en grand nombre pour suivre les exercices de la mission.

Parmi ceux qui se présentèrent les premiers, je remarquai ce polygame dont Mr. de Bellefeuille parle dans son journal de 1837, (*voir le rapport de 1839, page 44*). Il avait épousé la mère et la fille, et quoique sa détestable conduite fût en abomination à ceux même de sa nation, il n'en avait pas été plus docile aux charitables avis de ce digne missionnaire. En 1839, aussitôt après l'arrivée des canots de Moose, je l'avais fait venir à ma tente, où il avait répondu à mes réprimandes par bien des promesses qui avaient été sans effet. Ce ne fut que l'hiver dernier que, méditant sans doute plus à loisir, au milieu des bois, les vérités saintes et terribles de la religion que je lui avais mises sous les yeux, il eut le courage d'éloigner celle de ses deux femmes dont il devait se séparer. J'eus enfin la consolation de voir cet homme suivre assidument tous les exercices de la mission, et de le laisser, à mon départ, dans les meilleures dispositions.

“ Mes sauvages, quoique souffrant de la faim à raison de la rareté du poisson, n'en assistaient pas moins régulièrement à mes instructions. Cependant pour leur faciliter le moyen de trouver leur subsistance, je me déterminai à faire plus à bonne heure les exercices de l'après-midi; de sorte qu'après la prière du soir que je faisais à cinq heures, tous étaient en mouvement pour trouver la nourriture du lendemain, les uns raccommodant leurs rets et les tendant auprès du fort, les autres s'embarquant sur leurs canots, avec leurs familles, pour aller à deux et trois lieues dans l'espérance de faire meilleure pêche; d'autres enfin parcourant les bois, à une distance assez considérable, pour y prendre quelques lièvres ou y tuer des tourtes. Tous revenaient le matin pour assister à la messe qui se disait à sept heures, et après laquelle ils faisaient leur mince repas. On ne peut dire toutes les privations et les peines auxquelles ces pauvres sauvages s'assujettissaient pour suivre les exercices de la mission. Malgré ces privations, je les voyais observer avec exactitude l'abstinence du vendredi et du samedi et se contenter ces jours-là de manger leur poisson bouilli dans l'eau. J'en vis même un grand nombre jeûner en un jour commandé, nonobstant la dispense que j'avais cru devoir leur en accorder, à raison de la nourriture si peu substantielle qu'ils avaient à prendre à leur seul repas.

Pour donner une idée de la régularité de vie de ces sauvages lorsqu'une fois ils ont eu le bonheur d'embrasser la foi chrétienne, qu'il me suffise de citer le trait suivant. Un jour qu'après

avoir fait plusieurs instructions sur le sacrement de pénitence, je recommandais aux néophytes de s'examiner pour se préparer à l'accusation des péchés commis depuis leur baptême, une femme vint me trouver pour me demander si elle devait aussi se confesser : " Oui, lui répondis-je, vous devez vous confesser comme les autres.—Mais je ne sais que dire, ajouta-t-elle : tu sais bien, j'ai été baptisée l'autre été, tu m'as dit, prends garde, ne pêche pas : je ne me souviens pas d'avoir péché." Tel est l'éloignement où se tiennent du péché un bon nombre de ces fervens chrétiens.

" Cette année comme l'année dernière, j'ai confessé tous les néophytes, chacun plusieurs fois. Deux femmes et une fille ont fait leur première communion : vingt-cinq baptêmes ont été faits, dont onze d'adultes. J'ai célébré trois mariages et en ai réhabilité six. L'hiver dernier, il n'est pas mort d'adulte à Abbitibbi ; mais seulement quatre enfans, dont un sans baptême, ayant été étouffé par sa mère : les trois autres avaient été baptisés.

" Après avoir passé vingt-six jours (pendant plusieurs desquels j'avais été indisposé), à faire la mission d'Abbitibbi, et avoir fait plusieurs tentatives inutiles afin de me procurer un guide pour le voyage de Moose, je résolus de revenir sur mes pas. Mais mes hommes étant retournés à Témiscaming avec mon canot, je me trouvais sans embarcation. Je pus cependant m'en procurer une, mais dans un tel état de vétusté que, pour en faire disparaître les plaies il avait fallu l'en-

duire entièrement de gomme. Ce fut dans cette frêle nacelle que je m'embarquai sans prendre de guide, parce que nous suivîmes des canots chargés allant à Témiscaming. Mais comme nos devanciers nous laissaient par fois bien loin en arrière, et que nous courrions risque de nous égarer, je fus obligé de joindre à mon équipage un sauvage que je rencontrai sur la route, et qui nous conduisit heureusement à Témiscaming.

“ De Témiscaming au lac des deux montagnes je n'eus point encore de guide qui connût les endroits dangereux de la route : aussi lorsque nous arrivions à un rapide mes hommes se consultaient-ils les uns les autres, et finissions-nous toujours par nous y engager sans autre aide que notre confiance en la divine providence. Au rapide appelé *Marabou*, nous touchâmes à une roche qui faillit nous faire chavirer et qui creva notre canot, lequel en arrivant à terre, au bout de quelques minutes, était déjà plein d'eau. Grâce à Dieu, nous en fûmes quittes pour ce léger accident, sans parler de la peur. Enfin, le 31 juillet, je mis pied à terre au lac des deux montagnes, bénissant le Seigneur de m'avoir préservé des dangers auxquels j'avais été exposé. Le 2 août, j'étais à Montréal, et le 4, à Québec.”

Ainsi finit cette mission qui aurait eu plus d'extension si elle n'avait été entravée par l'esprit d'erreur qui s'efforce de prendre racine dans cette partie du pays, comme il le fait à la Colombie et dans le territoire du Nord-Ouest. Les obstacles qui ont empêché Mr. Poiré de se rendre à Moose paraissant devoir subsister encore long-

temps, il faut renoncer au projet de porter les lumières de la vraie foi aux sauvages qui fréquentent ce poste, jusqu'à ce que des jours plus favorables se soient montrés.

MISSION DU ST. MAURICE.

NOUS avons informé nos lecteurs dans le rapport de l'année dernière, que les sauvages de cette mission n'avaient pas vu de prêtre en 1839, par suite de l'accident qui enleva aux espérances de la religion leur digne missionnaire, Mr. Jacques Harper, lorsqu'il était en route pour se rendre parmi eux. Ils ont été visités, l'été dernier, par Mr. Dumoulin qui leur avait déjà rendu le même service en 1837 et 1838, et qui, cette fois, était accompagné de Mr. Payment, jeune diacre qui doit le remplacer dans le soin de cette intéressante chrétienté.

Nos deux missionnaires s'embarquèrent le 16 juin 1840, à l'établissement des forges de St. Maurice, dans un canot conduit par six hommes engagés pour le voyage et pour travailler à la bâtisse d'une chapelle au poste de Kikendache. Le 21, ils arrivèrent au rapide qui avait été si fatal à M. Harper l'année précédente, et s'y arrêtrèrent pendant quelque temps pour considérer l'endroit où avait eu lieu le fâcheux accident, et pour offrir leurs prières à Dieu en faveur du jeune apôtre qui en avait été la victime. S'étant ensuite remis en

route, ils arrivèrent, le 26, à 5 heures du soir, au poste de Warmontashingen, dix jours après leur départ des forges ; ayant eu beaucoup à souffrir le long du chemin de la visite de légions de moustiques, de maringouins et de brûlots, qui ne cessèrent de les tourmenter le jour et la nuit. Ils furent reçus à ce poste par Mr. McLeod, bourgeois de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, qui ayant fait une partie de la route avec eux, les avaient devancés de quelques instans, et par M. Cumming, commis du poste. L'un et l'autre les comblèrent de politesses et d'attentions. Laissons à Mr. Dumoulin le soin de nous faire le récit de la mission :

“ Aussitôt que les sauvages furent instruits de notre arrivée, ils vinrent en foule à la maison du bourgeois, pour nous saluer et nous témoigner leur joie de revoir des missionnaires au milieu d'eux. Après avoir pris quelques momens de repos, nous allâmes faire la prière avec eux au pied d'une croix que j'avais plantée non loin de là, en 1839. La prière finie, je leur dis quelques mots d'édification et d'encouragement ; après quoi leur chef prit la parole et me dit en leur nom : “ Notre père, “ nous pensions que tu ne viendrais plus nous “ voir, puisque l'autre prêtre (Mr. Harper) devait venir pour toi : mais il a péri, et nos cœurs “ ont été chagrins, puisqu'il devait être notre “ père, et que nous pensions qu'un autre ne “ voudrait pas venir après lui. Aujourd'hui nous “ te voyons avec plaisir : tu as apporté un remède à une plaie que nous avions et qui ne “ pouvait guérir : sois-en persuadé, nous serons

“ des enfans dociles ; tu n'auras pas à te plaindre
“ de nous.”

“ Warmontashingen est le plus beau poste que la compagnie occupe dans le St. Maurice. Il renferme une maison spacieuse pour le bourgeois, une autre pour les employés, un hangard et une grange, &c. Sa situation sur une colline qui domine la rivière, jointe au beau coup d'œil que présentent plusieurs îles d'une assez grande étendue et couvertes de verdure, en ferait un séjour fort agréable, s'il n'avait le défaut d'être à la distance de 150 lieues des habitations civilisées. Dans le voisinage se trouve un champ cultivé avec soin, qui produit des pommes de terre plus qu'il n'en faut pour la consommation du fort.

“ Le 27 et le 28, je fis le catéchisme alternativement avec mon collaborateur, Mr. Payment. La même ardeur, le même zèle à s'instruire des vérités de notre sainte religion se firent remarquer parmi nos fervens catéchumènes. Tous jusqu'aux plus âgés venaient se ranger autour de nous, pour profiter de nos instructions. Le soir et une partie de la nuit, on les entendait répéter entr'eux ce que nous leur avions appris pendant le jour. C'était un spectacle bien touchant de voir des vieillards venir demander aux jeunes gens dont la mémoire était plus fidèle, de leur faire réciter leurs prières, pour s'assurer s'ils ne se trompaient pas.

“ Cependant, comme j'avais fixé le lieu de la mission à Kikendache, à environ 25 lieues plus haut, nous partîmes, le 29 au soir, pour ce poste,

où nous ne pûmes arriver que le 2 juillet à midi, ayant été retardés une demi-journée dans notre route par la pluie. Une heure après notre arrivée, les sauvages qui nous avaient suivis de Warmontashingen ayant déjà fait leurs cabanes, nous vîmes paraître les sauvages des postes supérieurs, qui, en nous attendant, s'était dispersés dans les bois qui bordent le petit lac de Kikendache. Ces bonnes gens, parmi lesquels s'en trouvaient plusieurs qui n'avaient pas encore vu de prêtres, se hâtèrent de venir nous serrer la main et nous témoigner la joie qu'ils ressentaient de nous voir ; après quoi ils dressèrent leurs cabanes sur la pointe où nous nous étions établis avec les sauvages venus à notre suite de Warmontashingen.

“ Kikendache est un lac long et étroit parsemé de plusieurs îles. Le poisson y est abondant, surtout le poisson blanc, qui est d'une qualité supérieure ; et le gibier y est assez commun. Vers le milieu de la côte nord-est du lac se trouve une jolie pointe sur laquelle j'avais résolu, en 1838, de placer une chapelle, cet endroit me paraissant le plus avantageux pour réunir les sauvages des quatre postes où ils se rendent en plus grand nombre, savoir, *Warmontashingen*, dont j'ai déjà parlé, *Obedjiwan*, *Metiskan* et *Chomochowan*. Une autre raison qui me faisait choisir le lac Kikendache de préférence, c'est qu'il peut fournir presque assez de poisson pour la nourriture des sauvages qui viennent à la mission, comme nous avons pu nous en convaincre cette année. Cent-quatre-vingt-dix sauvages, y compris les enfans, ne mangèrent rien autre chose

qu' du poisson pendant les vingt jours que nous passâmes au milieu d'eux ; et ce ne fut que les cinq derniers jours que nous nous aperçûmes que la pêche ne suffisait plus à leur subsistance.

“ Arrivé à Kikendache, il me fallait une chapelle temporaire pour pouvoir y offrir le saint sacrifice de la messe, et y administrer les sacrements avec plus de décence, en attendant qu'une chapelle beaucoup plus considérable fût construite par nos hommes. Je n'en ai pas plus tôt exprimé le désir qu'en un clin d'œil les jeunes gens sont au bois pour y couper les pièces nécessaires à la bâtisse, tandis que les femmes vont y chercher des écorces. Une douzaine de sauvages robustes creusent la terre avec des piques de bois, et y plantent les poteaux de la chapelle dont ils forment les pans et le toit avec des perches blanches revêtues d'écorces de bouleaux, et le plancher de bas avec des écorces d'épinette ; et voilà qu'en moins de deux jours nous avons une chapelle d'environ 18 pieds sur 11, où nous étions à l'abri du mauvais temps. Mr. McLeod qui vint nous rendre visite pendant la mission, nous dit qu'en l'apercevant de loin entourée des petites cabanes de nos sauvages, il lui avait semblé voir en miniature la ville de Montréal avec sa haute et grande église.

“ Cependant, comme cette chapelle d'une construction si fragile ne pouvait servir que temporairement, et que d'ailleurs elle n'était accessible qu'à un petit nombre de sauvages, il devenait nécessaire d'en bâtir une de plus grandes dimensions et plus solide. Nos sauvages, malgré

leur peu d'habitude du travail, se prêtèrent encore à cette œuvre avec le plus grand empressement. Pour une bâtisse de 50 pieds de longueur sur 28 de largeur, il leur fallait transporter sur leurs épaules des pièces de bois d'un poids considérable, l'espace de six à sept arpens. Or ils s'acquittèrent de cette besogne avec une telle ardeur, que plusieurs, malgré nos recommandations de se ménager davantage, se blessèrent les épaules sous la pesanteur du fardeau dont ils étaient chargés. Aussi grâce à leur zèle dirigé par les six hommes de notre canot, avions-nous à la fin de la mission une chapelle solidement couverte en planches et assez spacieuse pour renfermer tout notre monde. Que nos sauvages étaient heureux de voir s'élever ce modeste temple au milieu de leurs forêts ! Que nous étions heureux nous-mêmes de les voir si bien apprécier cet avantage, et de penser que dans ces lieux naguères le théâtre de mille superstitions, l'on ne célébrerait plus désormais qu'un culte agréable au Seigneur !

“ Nous passions tout le temps de la mission à instruire nos zélés catéchumènes. Nous leur faisions six ou sept heures de catéchisme par jour, et leur attention était toujours la même. Lorsque nous les quittâmes, ils savaient assez bien leurs prières, ainsi que plusieurs cantiques qu'ils chantaient passablement. Tous paraissent avoir beaucoup de goût pour le chant ; les vieillards comme les jeunes gens se font un plaisir d'apprendre un air, dès qu'ils l'entendent chanter.

“ Ces bons sauvages ont une soumission sans

borne pour leurs missionnaires qu'ils ne consentiraient jamais à offenser volontairement. On peut en juger par le trait suivant. J'avais pour habitude d'aller dans l'après-midi leur donner des explications étendues sur les vérités de la religion, aussitôt après le catéchisme. Un jour je me rendis auprès d'eux au moment où Mr. Payment venait de leur montrer leurs prières. Tandis que je leur parlais, je m'aperçus que quelques-uns d'entr'eux paraissaient très-occupés à faire des marques sur des écorces. Ne sachant point alors qu'ils n'avaient recours à cet expédient que pour mieux retenir ce qui leur était enseigné, je leur dis de mettre leurs écorces de côté, et d'écouter les choses utiles que je venais leur apprendre. L'un d'eux, le fils du chef, me fit alors cette réponse : " Comment veux-tu que nous apprenions quelque chose ? pendant que tu nous parles, nous oublions ce que l'autre nous a dit." Je lui fis observer qu'il ne s'agissait pas d'apprendre par cœur les choses que je leur disais, mais de les écouter avec attention pour les bien comprendre. N'étant pas satisfait de mon observation, il voulut répliquer. Là-dessus je lui dis : " Eh ! bien, puisque tu prétends faire ta volonté, fais comme tu l'entendras : pour moi je n'ai plus rien à dire : " puis sans perdre de temps je m'éloignai d'eux et j'entrai dans ma tente. En les quittant je les entendis pousser de ces longs soupirs qui sont chez eux le signe d'une profonde douleur ; et ensuite ils gardèrent le silence pendant quatre ou cinq minutes, au bout desquelles ils se parlèrent à voix basse. C'était le conseil qui se tenait. Ils commencèrent d'abord par adresser des

reproches à celui qui avait été la cause de mon départ, et résolurent ensuite de venir me demander pardon. Ils ne tardèrent pas en effet à se rendre auprès de moi, à l'exception toutefois du fils du chef qui, se voyant ainsi accablé de reproches, et chagrin de m'avoir manqué de soumission, se retira tout triste dans sa cabane, sans proférer une seule parole. Ensuite, comme plusieurs allaient l'y trouver pour lui donner des conseils, il s'enfonça dans le bois, toujours sans dire mot à personne. Après la prière du soir, ses amis se mirent à sa recherche, et le trouvèrent étendu sur le gazon comme un homme qui a perdu connaissance. Ils le portèrent à sa cabane et l'y laissèrent en repos. Après environ une demi-heure de tranquillité, il revint à lui ; et alors, sortant courageusement de sa loge, il vint à son tour me demander pardon avec les démonstrations du plus vif repentir. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le brave jeune homme fut bien accueilli. Je le renvoyai content et déchargé du poids accablant qui opprimait son cœur. Le lendemain il se rendit avec les autres à l'instruction, témoignant combien il était fâché d'avoir fait manquer celle de la veille, et se montra dès lors des plus empressés à se conformer à mes désirs.

“ Pendant la mission nous avons pu préparer au baptême 36 adultes à qui nous avons administré ensuite le sacrement de mariage. Nous avons aussi baptisé 27 enfans et admis 4 personnes à la sainte communion. La plupart des autres sauvages étaient assez instruits pour recevoir la grâce du baptême ; mais nous avons cru devoir leur différer cette faveur pour les forcer

d'abandonner entièrement la boisson, et pour les éprouver davantage. Ces pauvres gens, humiliés de ne pouvoir pas participer au bonheur de leurs frères, se soumirent avec docilité à cette privation, promettant bien de n'épargner aucun effort pour n'être pas exposés à la même peine lors de la mission prochaine.

“ L'ivrognerie était généralement répandue parmi eux avant la première mission que je leur donnai ; mais depuis, ceux qui étaient le plus adonnés à cette malheureuse passion, ne succombent que bien rarement à la tentation. C'est le désir de recevoir le baptême et d'être comptés au nombre des chrétiens qui leur a fait quitter cette déplorable habitude qu'ils n'auraient certainement pas abandonnée sans ces motifs. Pour qu'ils ne soient plus exposés à y retomber, il serait bien à désirer que l'on remît en vigueur la loi qui défend de vendre des liqueurs enivrantes aux sauvages, et qu'on empêchât de monter dans le St. Maurice quelques sauvages des villages de St. François et du Lac des deux montagnes, qui vont y faire ce commerce si funeste aux mœurs de nos pauvres *Têtes-de-boule*. La compagnie qui les traite avec beaucoup de générosité se voit forcée de faire le même commerce, pour ne pas voir ses établissemens ruinés par les traiteurs étrangers ; mais elle y renoncerait volontiers s'il était possible de l'interdire à ces derniers. Je souhaite que le Seigneur inspire aux autorités civiles la résolution de prendre des mesures efficaces pour empêcher à l'avenir la continuation d'un trafic si contraire aux lois divines et humaines.

“ Les sauvages commençaient à souffrir de la disette dans la dernière semaine de la mission, parce que la pêche devenait insuffisante. Cependant telle était leur ardeur à s'instruire que tous, néophytes et catéchumènes, hommes, femmes et enfans, aimèrent mieux endurer la faim jusqu'au jour fixé pour notre départ, qui était le 27 juillet, que de perdre nos instructions, en s'éloignant. Ne voulant pas mettre leur zèle à une trop longue épreuve, nous crûmes devoir leur faire nos derniers adieux le 26, après leur avoir chanté la messe et les vêpres, afin de leur laisser la liberté d'aller chercher au loin une nourriture plus abondante. Je dois l'avouer, cette séparation fut pénible et touchante; les larmes coulaient de bien des yeux; et quoique chez les sauvages, les hommes doivent être assez forts pour ne pas pleurer, même à la mort de leurs plus proches parens, nous en vîmes des plus courageux fondre en larmes, et exprimer de la manière la plus attendrissante la peine qu'ils resentaient de notre départ. Nous remarquâmes surtout un des deux seuls polygames qui restent maintenant dans la tribu, jeune homme d'ailleurs très intéressant nommé *Awachiche*, qui, après nous avoir donné la main avec beaucoup d'affection, s'était retiré à l'écart pour ne pas donner des marques de faiblesse, en laissant échapper quelques larmes. Après avoir donné la main à tous nos sauvages sans exception; car il n'y a pas jusqu'aux enfans au sein de leurs mères qu'on n'apporte aux missionnaires pour leur procurer l'avantage d'en recevoir ce signe d'amitié; et les pauvres mères le font avec un respect mêlé de confiance qui pénètre jusqu'au fond de l'ame;

ayant, dis-je, terminé cette touchante cérémonie, et renouvelé en peu de mots toutes les recommandations que nous leur avions faites dans le cours de nos instructions, je passai auprès de ce brave catéchumène, que j'avais déterminé à renvoyer deux de ses femmes, et lui mettant la main sur la tête, je lui dis : " Awachiche, endurcis-toi le " cœur pour les femmes que je t'ai fait renvoyer, " et n'oublie pas ce que tu m'as promis." C'est alors que ne pouvant plus y tenir, le pauvre jeune homme éclata en sanglots et nous toucha jusqu'aux larmes. " Non, dit-il, non, je ne les " reprendrai plus, et comme nous n'aurons pas " le bonheur de te revoir, notre père (montrant " Mr. Payment) qui viendra, l'an prochain, t'en " donnera des nouvelles." Emus jusqu'au fond du cœur par cette scène si attendrissante, nous nous hâtâmes de nous rendre à notre canot, pour dérober autant que possible aux assistans la vue de notre faiblesse, et nous nous mîmes en route au bruit d'une fusillade prolongée que firent les jeunes gens en signe de deuil. Un grand nombre de familles se mirent à notre suite dans leurs embarcations, et nous accompagnèrent jusqu'à l'endroit où nous avions résolu de passer la nuit. Pendant le trajet, qu'il était beau d'entendre nos néophytes faire retentir l'air du chant des cantiques que nous leur avions appris pendant la mission ! Quelle agréable jouissance pour nous de nous voir accostés, en certains momens où nos voyageurs se reposaient, par deux ou trois canots, et de lire sur les visages de leurs conducteurs la joie naïve et sincère qu'ils éprouvaient de nous revoir encore un instant avant de nous quitter !

“ Le 27, nous continuâmes notre route, et après six jours d'une marche presque continuelle, nous arrivâmes aux Trois-Rivières, sans avoir éprouvé le moindre accident dans tout le cours de notre voyage. Nous devons aux prières des pieux associés de la propagation de la foi les heureux résultats de notre mission, dont les fruits ont surpassé notre attente, et pendant laquelle nous avons été préservés des dangers et des misères que nous aurions pu appréhender.”

Mr. Payment, qui a été ordonné prêtre récemment par Mgr. l'évêque de Montréal, continue de résider à la mission du Lac des deux montagnes, où il se livre avec ardeur, sous les auspices des respectables missionnaires du lieu, à l'étude de la langue algonquine que parlent les sauvages du St. Maurice. Il se rendra, cette année, auprès de ces fervens chrétiens qui promettent de procurer à son ministère les plus abondantes consolations. Il sera accompagné de Mr. Olscamps, jeune sous-diacre, que Mgr. l'évêque de Québec a jugé à propos d'associer à ses travaux.





N. B.—Les chefs, ou collecteurs de dizaines doivent donner communication du présent cahier à leur neuf autres co-associés.—La propriété leur en revient ensuite.